

CAVANNA

STOP- CRÈVE



WOMBAT

Stop-Crève



Les Intempestifs n° 8

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR
CHEZ WOMBAT

Le dernier qui restera se tapera toutes les veuves, 2023

OceanofPDF.com

François
CAVANNA

Stop-Crève

suivi de *C'est pas fini !*

Postface de Lionel Simonneau

Wombat

OceanofPDF.com

Collection « Les Intempestifs »
dirigée par Frédéric Brument

Édition établie par
Virginie Vernay

Tous droits réservés.

© Succession François Cavanna.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2023.

ISBN (papier) : 978-2-37498-228-1

ISBN (ePub) : 978-2-37498-230-4

Préparation du format ePub : LEKTI

OceanofPDF.com

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les dix chapitres composant *Stop-Crève* sont parus, sous leur forme initiale de chroniques, dans *L'Hebdo Hara-Kiri* et *Charlie hebdo* entre 1969 et 1975. Un premier recueil a été publié aux éditions Jean-Jacques Pauvert en 1976, rapidement épuisé et jamais réimprimé. Au début des années 1980, Cavanna remania et augmenta son texte en vue d'une nouvelle édition (précédée d'un avant-propos original) qui ne verra jamais le jour. C'est cette version définitive et inédite que nous reproduisons ici.

Cavanna n'en continua pas moins de poursuivre sa réflexion sur ce thème fondamental, qui lui tenait particulièrement à cœur, ainsi que sur le sujet de plus en plus prégnant de l'euthanasie, jusqu'à sa disparition en 2014. La présente édition reproduit à la suite ces textes ultérieurs (« C'est pas fini ! », de 1977 à 2012), comme autant d'échos au terrible et passionnant « coup de gueule » de *Stop-Crève*.

Ce livre est postfacé par Lionel Simonneau (que nous remercions), alors jeune chercheur en biologie à l'INSERM, qui rencontra Cavanna dès 1978 pour échanger ses connaissances et ses réflexions avec l'auteur.

OceanofPDF.com

STOP-CRÈVE

OceanofPDF.com

AVANT-PROPOS À LA PRÉSENTE ÉDITION

La première édition de ce petit livre parut en 1976 chez Jean-Jacques Pauvert, éditeur acharné à vouloir que l'édition soit autre chose que de l'épicerie en gros et mal récompensé de son acharnement puisque de sa maison il ne reste actuellement qu'un label passé en d'autres mains, label dont la survie même est un hommage à Jean-Jacques Pauvert.

Cette première édition était faite d'articles mis bout à bout, tels qu'ils avaient été publiés en leur temps dans *Charlie hebdo*. Je n'y ai rien changé quant à l'essentiel. J'ai simplement mis un peu d'ordre, supprimé beaucoup de redites (il en reste) ainsi que certaines allusions trop marquées par une actualité désormais désuète.

J'ai d'abord eu la tentation de réécrire le tout en corrigeant ce que le ton avait de trop hirsute, de trop familier, disons le mot : de pas convenable. Pour être pris au sérieux, il faut écrire sérieux. Et puis non. Il n'y a pas deux façons d'être soi-même, une pour le sérieux, une pour la blague, une pour la semaine, une pour le dimanche, une pour quand on cause au peuple chez le bistrot, une pour quand on lui cause dans le poste... Moi qui abhorre avoir une tenue différente pour les différentes circonstances de la vie, je ne vais pas me mettre à avoir un langage différent. Je suis comme je suis, je ne pense pas que le faux col apporte quelque chose à l'argument, si mon parler populacier vous rend impossible la lecture attentive, tant pis pour moi, tant pis pour vous. Mais il valait mieux que vous sachiez avant.

Il se peut que mes propos vous semblent souvent un peu bien outrecuidants, provenant d'un non-spécialiste, et même d'un autodidacte (c'est comme ça qu'on m'appelle, un quart admiratif, trois quarts se foutant de ma gueule). Je n'ai pas la prétention de creuser la chose au-delà des notions avec lesquelles l'« honnête homme » de la fin du XX^e siècle est supposé être familiarisé. Il s'est dit et écrit, ces temps-ci, des tas de choses sur la mort. La mort est à la mode. Les plus grands noms n'ont pas dédaigné apporter leur pierre. Avec érudition, avec conviction, avec émotion. Parfois avec grand talent. Pour ne rien dire. Rien de rien. Les habituelles variations

sur le vieux thème. Les lieux communs éculés redécouverts avec extase et remis au goût du jour. Attitudes courageuses ou mystiques, rodomontades, sanglots, sérénités de bonne compagnie, mots d'auteur qui vont loin... Rien ! Plus ils sont vieux ou près de la mort, plus ils éprouvent le besoin de proférer de solennelles âneries sur la vieillesse et la mort. Balivernes ! Envolées ! Philosophie à deux ronds ! Poésie !

Je n'ai rien contre la poésie. Mais la poésie n'a jamais guéri un rhume de cerveau. Encore moins cette maladie autrement redoutable, la vieillesse.

La vieillesse, la mort. Prenons-les donc par le bon bout : par les cornes. Regardons-les dans les yeux. Si nous n'avons rien à en dire, n'en disons rien. Mais nous avons tous au moins ceci à en dire : c'est pas bon. Ou alors nous sommes des victimes charmées des auteurs lénifiants dont je parlais tout à l'heure : hypnotisés jusqu'à la moelle, et alors, bon, dans ce cas, tout va bien.

La question suivante, c'est : qu'est-ce qu'on fait ? On peut agir ? Si oui, allons-y. Sinon, tant pis. D'autres avant nous, des milliards d'autres, ont vieilli et sont morts, et n'en ont pas fait tout un plat. Nous ferons comme eux. La grimace.

Je me vois obligé de préciser – on m'a tant de fois triomphalement jeté le diagnostic à la figure – que je ne suis pas spécialement angoissé par l'idée de mon propre vieillissement et de ma propre mort, laquelle sera probablement abominable, c'est le cas le plus fréquent. Enfin, pas plus angoissé que quiconque. (Autant que je sache. Je ne suis pas mon analyste, comme on dit chez Lacan.) J'y pense, oui, à l'occasion. Souvent, car l'occasion c'est souvent. Comme tout le monde, je suppose. Ça ne me ronge pas les sangs. Je trouve que c'est dommage, ça oui. Pas vous, peut-être ? Osez donc me dire ça en face.

Autre précaution oratoire. Il est bien entendu que je ne parle pas ici des moyens de rendre l'homme « immortel », mais bien de contrecarrer, voire de supprimer, le vieillissement cellulaire de la « belle » mort jusqu'à des lointains imprévisibles. Quand il m'arrive d'employer le mot « immortalité », par un raccourci commode et qui fait image, c'est en fait cela que je veux dire.

Au passage, il m'arrivera d'effleurer des questions qui m'amuse beaucoup, comme celle de l'inexistence de quoi que ce soit en dehors de

l'entité pensante qui se pose la question... C'est passionnant, vous savez, un peu vertigineux, délicieusement.

OceanofPDF.com

AVANT-PROPOS À L'ÉDITION DE 1976

Ce livre tout entier n'est qu'un avant-propos. Je préfère vous le dire tout de suite, avant que vous ne vous en aperceviez vous-mêmes et que vous ne vous fâchiez.

Le présent avant-propos est donc un avant-propos à la puissance deux. Chose remarquable.

Jean-Jacques Pauvert m'a demandé de mettre ensemble les beuglements pathétiques que, de loin en loin, je me laisse aller à pousser dans la page de *Charlie hebdo* (autrefois *L'Hebdo Hara-Kiri*) qu'il m'est assigné de remplir une fois par semaine.

Chacun a son dada, son coin secret de folie douce qui l'empêche de devenir complètement fou. Le mien s'appelle « Stop-Crève ». Chacun a son dada, mais chacun n'a pas la chance de pouvoir raconter sa folie douce à tout venant. Moi, si. De temps en temps, ça me reprend. Je me dis que c'est pas possible, un autre doux dingue finira bien par entrer en résonance, des tas de dingues, et ça va rouler. Oui...

Ce que je leur raconte ? Ce que je leur propose ? Ce que, maintenant, je vous propose ? La grande aventure. Le but. Le seul : ne pas crever. Ne pas se laisser avoir. Pour la première fois, une raison de vivre, la seule qui ne soit pas dérisoire : vivre. Tu te rends compte ?

Tu es toujours là ? C'est gentil. Tu ricanes goguenard ? C'est bon pour la santé. Ça t'excite pas des masses ? Juste un brin de curiosité, hm ? Bien sûr, bien sûr... Ça ne fait rien. Je continuerai, de temps en temps, à lancer mon petit hameçon au bout de ma petite ligne. Et puisque Jean-Jacques Pauvert (en voilà un !) m'offre aujourd'hui un vrai beau bouquin sérieux pour mettre tout ça dedans, allons-y.

*

Donc ce livre, je m'en excuse, n'est pas un vrai livre. C'est un recueil. Ce que j'y appelle « chapitres », ce sont des articles, écrits parfois à de longs intervalles les uns des autres. J'avais d'abord pensé refondre tout ça, le structurer, élaguer, mettre en ordre, enfin, faire un travail propre, quoi. Je

suis paresseux. C'est peu dire. Feignant, oui. Si je ne l'étais, je serais en ce moment à œuvrer à « Stop-Crève », de mes mains, de mes dents, et pas en train de vous en parler. Alors, bon, réflexion faite, j'ai choisi – ma flemme a choisi – de vous donner ça comme c'est venu, ou presque, à la petite semaine, avec dedans les naïvetés, pour ne pas dire les conneries, dont certaines aujourd'hui me font rougir. Avec les redites. Car, forcément, ça rabâche. Martelage voulu. C'est tellement énorme, le lecteur est tellement peu préparé à l'accepter, qu'il faut enfoncer le clou, encore et encore. Et puis, je vous l'ai dit, il y a eu de longs silences entre chaque article. Il fallait bien mettre au courant le type qui prenait le train en marche. Mais chaque article (chaque, ici, chapitre), pour répétitif qu'il puisse être, n'en contient pas moins toujours quelque chose qui ne se trouve pas dans les autres. Des tas de choses. J'ai glissé des notes interstitielles par-ci par-là. Après tout, ce n'est pas une thèse ni une communication à une société savante. Rien qu'un cri. Qui cherche un écho.

Je ne me prends pas pour un prophète. Ce que je dis là, tout le monde y a pensé, une fois ou l'autre. Sans s'y arrêter. Tabou. Bien forcé : il n'y a que le désespoir au bout. N'y avait. Tout est là, dans ce passage du présent à l'imparfait. Pas prophète ni précurseur. Pas qualifié. Un, disons, éveilleur. Un qui vous dit : « Osez. »

Je pense que nous sommes juste au vrai bon moment pour passer du désespoir sans faille à l'ose espérer tout pâle tout vacillant mais ose. C'est-à-dire juste un tout petit peu avant le vrai bon moment, un tout petit peu trop tôt. Plus tôt, on ne pouvait pas. Tout à l'heure, on pourra. Maintenant, on ne peut pas encore, mais on peut y penser, et si on y pense très fort, et si on ose oser, on fera avancer la pendule.

Je ne demande pas des résultats immédiats. L'élixir de jouvence... Mouais. Je voudrais juste qu'on s'y mette. Puisque c'est le seul but un peu excitant. Enfin, pour moi. Pour d'autres aussi, certainement, sinon d'emblée, du moins après avoir lu ça, en tout cas je le souhaite. N'en aurais-je éveillé qu'un...

*

Moment furtif de l'évolution, aboutissement d'une longue lignée d'êtres, point de convergence de hasards en cascade, maillon d'une chaîne... Voilà

ce que tu es, chétif. M'en fous. S'il ne tenait qu'à moi : maillon terminal. La chaîne qui continue sans moi ne m'intéresse pas. N'existe pas. Au sens absolu du verbe.

Faire prendre conscience de ça à des tas de types, le plus de types possible. Qu'ils y pensent et en arrivent à ceci, qui est le seul vrai matérialisme poussé jusqu'au bout de ses conséquences logiques : là où je ne suis pas il n'y a rien. Quiconque renâcle et cale en route, pour raisons métaphysiques, morales, sociales, sentimentales, esthètes ou autres n'est pas vraiment matérialiste puisqu'il « fait comme si » il y avait quelque chose de transcendant à la simple prise de conscience du moi, une espèce de devoir de se placer dans un certain contexte (imaginaire) où l'on aurait un rôle (sur les autres, pour les autres, contre les autres, en tout cas par rapport aux autres) à jouer. Je suis, ça me suffit. Je suis, je veux continuer à être, à être tel que je suis, mieux que je suis si possible. Or, seul, je ne peux rien, donc j'ameute. Et que faire d'autre ?

Et si je ne fais que gueuler dans le vide, du moins aurai-je gueulé. C'est tout ce que je sais faire. De beaux gueulements. Peut-être même pas beaux.

Cet avant-propos, à la relecture, me semble un peu bien badin. Ce n'est pas comme ça que je le voyais. Saleté de pudeur... Ne vous y trompez pas. Ce livre est sérieux. Ce livre est grave. Ce livre est pathétique.

1

J'ai une idée. Une idée tellement grosse qu'elle me fait peur. Elle me dépasse. Je ne sais trop par quel bout commencer pour vous en parler, j'ai peur de m'y prendre mal, de vous faire rigoler comme des cons, et à partir de là, ça serait foutu, mon idée. Flinguée, rétamée, ça ne pardonne pas, va te cacher, gugusse, on voit ton cul par le trou, et je courrais pleurer sous mon lit en me jurant que jamais plus, et l'humanité ne serait encore pas sauvée ce coup-ci, bien fait pour elle, la salope.

Et puis, tant pis, je me lance.

*

Voilà. Vous, moi, l'autre, nous tous, enfin, on vit. Ça veut dire qu'on a commencé un jour, qu'on finira un autre jour. Avant, c'était tout noir. Après, ça sera tout noir. On est dans le train, entre deux tunnels. On a droit à un petit coup de lumière entre deux éternités de nuit. C'est atroce. Et on accepte. Bien forcés. Voire.

Autre image. On est dans un camp. De concentration, évidemment. Au bout, tout là-bas, il y a la sortie, l'unique sortie : le four crématoire avec, devant la porte, le gros type qui tient le revolver. On y passera tous.

On le sait. Tous les jours, des copains sont happés par le type. Lui, toi, l'autre. Demain, moi. Ou après-demain. Mais on y passera tous. C'est abominable. Et on accepte.

On pense à autre chose. On lutte. On construit. On mange, on travaille, on baise, on aime, on se saoule, on hait, on fait son salut, on philosophe, on laisse un nom dans le dictionnaire, on se meuble avec goût, on orne son esprit, on fait du sport pour rester jeune, on se met du rouge pour rester belle. On se ment. La vérité, la voici : TOUTE VIE QUI SAIT QU'ELLE DOIT FINIR N'EST QU'UNE AGONIE. Attendez ! Ne vous sauvez pas ! Pas encore ! Vous allez voir. Tout ça, vous le savez, bien sûr. Seulement, vous ne voulez pas y penser. Ça ne mène nulle part qu'au désespoir. C'est un mur. C'est malsain. Mais attendez, justement. Moi, c'est d'espoir que je veux vous parler.

L'homme est le seul animal qui connaisse l'angoisse de la mort, parce qu'il est le seul qui SAIT qu'il mourra. Il le sait parce qu'il a vu mourir les autres hommes et qu'étant homme lui-même il y passera donc aussi. Il le sait, mais ne le SENT pas. Tous ses instincts sont des instincts de vie. Il repousse éperdument l'idée même de la mort, de la non-existence, s'appliquant à lui-même. Il ne peut pas l'imaginer. Pourtant il SAIT, avec sa raison, qu'il mourra. D'où conflit. D'où angoisse. D'où mensonges optimistes pour calmer l'angoisse. Réponse religieuse : La mort n'est qu'un passage : tu vivras éternellement, APRÈS. Réponses semi-résignées : Tu vivras dans tes fils. Tu vivras dans tes œuvres, dans la mémoire des hommes, etc. Pieux mensonge ou résignation, l'homme n'a que ce choix. Non : n'AVAIT que ce choix. Vous m'avez suivi jusqu'ici ? Merci. Vous êtes chouettes, au fond. On continue.

Jusqu'à l'homme – du moins sur cette planète – la vie existait sans en avoir conscience. L'homme sut qu'il était. Il sut que ne plus être, lorsqu'on a été, est la pire chose, la seule vraie malédiction. (Plutôt : être et savoir qu'un jour on ne sera plus.) Il ne pouvait que constater, et subir. Il n'avait aucun moyen d'agir sur la durée de son existence. Pendant des millénaires.

Mais aujourd'hui, tout cela peut changer. Tout cela VA changer. Le problème est : voulez-vous être dans le coup ?

*

Tout être vivant multicellulaire naît, croît, vieillit et meurt. C'est le processus « naturel », c'est-à-dire celui que le hasard des conjonctures spontanées suscite, peu à peu, cahin-caha. On a tellement l'habitude qu'on trouve cela très normal, « naturel », justement. Les objets, les machines, eux aussi, sont d'abord neufs, puis s'usent, se délabrent, finissent par être hors d'usage. C'est comme ça, c'est la loi. On commence à un bout, on finit à l'autre.

Eh bien, cette comparaison ne vaut rien. LA MATIÈRE VIVANTE NE S'USE PAS, ELLE. Les tissus dont sont faits nos organes sont des colonies de cellules qui se renouvellent constamment, qui, donc, devraient être toujours « neuves » (mises à part, peut-être, les cellules nerveuses, et encore...). Si elles vieillissent cependant, c'est parce que quelque chose d'insolite se produit, quelque chose qui n'a rien à voir avec notre notion

d'« usure ». Nous nous mettons peut-être à vieillir comme un fruit mûrit : parce qu'un déclenchement intime s'est produit, provoqué par l'intervention d'un certain facteur (dans le cas du fruit, il s'agit d'une hormone végétale commandée par l'ensoleillement). Ce « certain facteur », s'il existe, c'est dans l'intimité de nos cellules qu'il faut le chercher. On ne m'a d'ailleurs pas attendu.

Mais c'est peut-être ça, et c'est peut-être (plus probablement) autre chose. Le déclenchement du processus qui conduit à la maturité est programmé dans le code génétique porté par l'ADN (acide désoxyribonucléique) qui constitue l'essentiel du noyau de toute cellule vivante. La croissance, la puberté, l'arrêt de la croissance, la ménopause, entre autres, sont aussi des processus commandés par des enchaînements hormonaux programmés pour se produire lorsque certaines conditions du milieu (intérieur ou extérieur) sont réunies. Le vieillissement, lui, semble bien être un accident non prévu, non programmé, non organisé. Les événements biologiques « programmés » ont pour caractéristique commune d'être attendus, de survenir dans un organisme prêt à les accueillir. Les bouleversements qu'ils apportent sont, après des périodes parfois difficiles, amortis, intégrés dans un nouvel état d'équilibre. La vieillesse, non. Elle surgit comme une agression (une agression lente) dans un organisme nullement préparé à l'accueillir. Ni à la combattre. La vieillesse est une maladie qui ne déclenche pas le grand branle-bas en deux temps (destruction de l'agresseur – réparation des dégâts) que déclenche tout facteur pathogène. Elle est, semble-t-il, passivement subie, acceptée, par un organisme sans réaction. Comme les maladies dégénératives (diabète, varices, ulcères d'estomac...) où, nul agent extérieur n'étant en cause, tout se passe comme si l'organisme était son propre agresseur et ne se défendait pas contre lui-même. Aggression lente, donc, aux effets insensibles à court terme, mais qui se cumulent et, allant toujours dans le même sens, celui de la dégradation, finissent par produire, à l'échelle macroscopique, ces ravages irréversibles, ces « irréparables outrages », cette fragilisation des organes de plus en plus propice aux accidents de parcours, dont la dernière étape est effectivement l'accident fatal.

On cherche donc. Mais comme ça, au fil du train-train scientifique, sans que la question ait plus d'importance que des milliers d'autres. Alors

qu'elle est LA QUESTION, la seule essentielle, celle dont dépendent toutes les autres.

C'est quand même excitant, non ? Il est hors de doute que l'homme arrivera très bientôt à connaître suffisamment bien les mécanismes vitaux pour supprimer le vieillissement, c'est-à-dire prolonger la vie, et même, théoriquement – je veux dire sauf accident –, la prolonger indéfiniment. À côté de ça, les voyages dans la Lune, hein...

Les gouvernements des deux plus puissants États du monde ont pu consacrer à l'astronautique des débauches colossales d'argent, de science, de risques. Pour des foutaises¹. Je vous propose une cause qui vaut autrement la peine. Il faut exiger une mobilisation totale de l'humanité pour la prolongation de la vie. Décréter la biologie science prioritaire. Former des biologistes en masse, édifier des laboratoires, déclarer la guerre à la mort. Nous, tout ce que nous pouvons faire, c'est gueuler, être de plus en plus nombreux à gueuler.

*

- Tous les bons cons ne manqueront pas de sortir leurs éternels gnangnans :
- Dieu a voulu que l'homme meure afin d'être sauvé ou damné.
 - On ne transgresse pas les lois de la Nature.
 - Si on vivait tout le temps, on finirait par s'ennuyer.
 - On est déjà trop sur la Terre, que sera-ce si l'on ne meurt plus ?
 - C'est la brièveté de la vie qui fait la grandeur tragique et la beauté pathétique du destin de l'homme.
 - Si les hommes ont la possibilité de vivre éternellement, ils n'oseront plus faire le moindre geste de peur d'un accident.
 - Si on ne mourait plus, tout s'arrêterait, tout se figerait dans une immobilité définitive.
 - Il ne faudrait pas que tout le monde y ait droit, mais seulement les élites.
 - Il y a des tâches plus urgentes : la faim dans le monde, la paix, la justice, le socialisme...
 - C'est l'exaltation de l'égoïsme.

Ces objections, on les verra une autre fois, si vraiment le sujet ne vous emmerde pas. Tout ça n'est qu'un premier jet, mal ficelé, hirsute, comme c'est venu. Ça va peut-être vous sembler d'un primarisme épais

d'autodidacte de village un peu illuminé sur les bords. C'est peut-être ce que c'est effectivement. Dans ce cas, ça ne fera jamais qu'une connerie de plus dans l'océan de conneries qui s'impriment tous les jours. Le monde n'en mourra pas. Mais si ÇA MARCHAIT, dites donc ? Si, en masse, vous m'écriviez pour me dire « T'as raison, Toto » ? Si vous en parliez aux qualifiés ?

Et je vais vous dire une chose. Ou bien on se laisse crever, et on crève. Ou bien on se bagarre, et peut-être qu'on crève quand même. Mais PEUT-ÊTRE que non. Et ce tout petit peut-être-là vaut tous les sacrifices, quand on pense à l'enjeu qui est au bout.

1 En réalité parce que, ayant tous deux, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mis la main sur un certain nombre de responsables allemands des recherches en matière de fusées intercontinentales, ils se trouvaient en position de se détruire mutuellement. La course à la Lune n'était qu'un exercice de tir pour leurs engins. Ne pas se laisser distancer ! Par la suite, les satellites artificiels se révélèrent tellement riches en applications (surtout militaires) que la course à l'espace est devenue ce qu'elle est.

2

Trouver quels sont les causes et le mécanisme de sénescence.

Reculer artificiellement son apparition, pour commencer, ce qui donnerait déjà du temps pour faire mieux encore, et comme ça jusqu'à parvenir – théoriquement – à une existence quasi immortelle, en tout cas perpétuellement « jeune ». Je vous disais que non seulement cette idée est, dès aujourd'hui, acceptable en toute logique, mais que nous devons bien nous fourrer dans la tête que sa réalisation effective fait partie d'un avenir pas tellement lointain. Nos enfants, peut-être, y auront droit. À moins qu'une joyeuseté nucléaire ou bactériologique ne nous ait d'ici là ramenés à un genre de vie plus rustique.

Il faut bien nous mettre ça dans le crâne : c'est pour demain, et nous sommes peut-être, nous, les adultes de la seconde moitié du XX^e siècle, la génération la plus cocue de tous les temps, celle devant le pif de laquelle passera le gâteau. Ça devient shakespearien.

Répetons-nous bien que le prolongement de la vie n'est peut-être pas plus éloigné que ne l'était le voyage dans la Lune il y a, disons, trente ans. Bien sûr, par rapport aux sciences purement « physiques », la biologie est très en retard. Parce qu'elle est une discipline excessivement complexe. Mais « complexité » signifie seulement une très grande quantité de phénomènes simples, donc une information extrêmement éparpillée. Ce n'est qu'une question de méthode, de personnel, d'ordinateurs, de coopération et, surtout, d'envie intense de parvenir à quelque chose. Ce ne saurait être le fait d'un savant, même génial, même doté de capitaux gigantesques, dans un grand laboratoire secret, style Frankenstein. Je ne prétends pas non plus qu'il suffit qu'un laboratoire pharmaceutique s'y mette pour que, demain, l'élixir d'éternelle jouvence apparaisse sur le marché, remboursé par la Sécurité sociale. L'affaire ne peut être que mondiale, et suppose une organisation et une division du travail de premier ordre.

J'ai parlé de mobilisation de l'humanité, de trust des cerveaux. Jamais aucun grand dessein n'en aura valu autant la peine. Moi, il me semble que rien n'est plus excitant. Je m'étais risqué à vous en parler, comme ça, entre deux ricanements. Eh bien, vous m'avez écrit. En masse. Et même que vous

êtes, quasi tous, vachement pour ! Oh, bien sûr, avec prudence, quant-à-soi, j'y vas t'y-j'y vas t'y pas et fais gaffe où tu mets le pied... Toujours peur du seau d'eau au-dessus de la porte. Sûr que c'est encore un canular. Non, ce n'est pas un canular.

Vous avez écrit. Ça prouve que, vous aussi, vous y pensiez. Pardi, qui n'y pense pas ? Pourtant, vous n'avez pas encore commencé à redescendre la pente. Vous êtes presque tous des jeunes. Ça, ça me plaît. Ah, coquins, comme je le savais bien que vous ne vouliez pas crever sans gigoter un peu ! Vous n'osiez pas le dire, c'est inconvenant, c'est lâche – lâche est la pire injure, l'ignominie suprême. Ayez donc le courage d'être lâches ! Il n'existe qu'une seule vraie tare : la bêtise –, mais vous y pensiez tous, et c'est bien normal.

Du coup, me voilà très impressionné. Causons.

G. F., tu me parles de mon angoisse métaphysique ! Métaphysique mon cul. Ce n'est pas l'au-delà qui m'inquiète, ni de savoir s'il existe un « pourquoi » de la vie et un « parce que », ni si l'univers est une crotte de chien moulée par le trou du cul du hasard ou un mécanisme de haute précision créé par je ne sais qui en vue de je ne sais quel dessein tordu à choisir dans le bric-à-brac des marchands de religions et autres exploiters, précisément, de cette angoisse qu'ils s'emploient, eux, à rendre « métaphysique ». Précisons donc, puisqu'il paraît que c'est nécessaire. Je n'ai pas peur de mourir. Enfin, pas trop. Simplement, je trouve que c'est trop con ! Ça me fait chier de ne plus exister, voilà. J'aime vivre, moi. C'est bon, la vie. C'est bon d'avoir faim, d'avoir soif, de manger, de boire, d'aimer, d'être aimé, de ne plus l'être, d'avoir peur, de se rassurer, d'ouvrir mes longues jambes maigres et de sentir le trottoir courir dessous, de regarder les pensées cavalier dans ma tête, de me dire que ça, c'est le monde, et que ça, c'est moi, et que je suis dedans, et qu'on va drôlement bien ensemble, merde. C'est bon, c'est bon ! Alors, puisque ça a commencé, je ne veux pas que ça finisse. Fallait pas m'y faire goûter.

Wolinski ne veut pas mourir idiot. Moi, je ne veux pas mourir du tout.

*

Dans vos lettres revient trop souvent le mot « gérontologie ». Bon dieu, me fais-je si mal comprendre ? Il ne s'agit pas de prolonger des vieillards à

coups de replâtrage, de greffes et de toute cette prothèse de pis-aller. Un vieillard est un presque mort, plus il est vieux plus il est cadavre. Je répète que le problème est de découvrir s'il existe un facteur précis qui, à un certain moment de la vie², intervient pour ralentir puis inverser le métabolisme cellulaire et, s'il existe, quel il est. Dans ce cas, le problème se réduirait à trouver le moyen d'empêcher que ne se déclenche le vieillissement. Point n'est besoin pour cela de connaître l'alpha et l'oméga du phénomène de la vie. Il s'agit, provisoirement, d'empirisme. Mais les neuf dixièmes de la médecine ne sont-ils pas qu'empirisme ?

Prolonger la vie, c'est prolonger la jeunesse. Ceci dit, si l'on trouve aussi le moyen de rajeunir les vieux, yippee !

*

Maintenant, ceux qui m'objectent la Nature, avec un N majuscule. Une nature, soit dit en passant, qui m'a bien l'air de n'être qu'un des déguisements du grand Zeus à l'usage des libres penseurs qui n'osent pas traverser la rue tout seuls. Un dieu laïque, quoi. Ceux-là, je voudrais bien qu'ils me disent ce que c'est que l'ordre « naturel » des choses. Il n'y a pas d'ordre préétabli. L'ordre naturel, c'est ce qui arrive, un point c'est tout. Si l'on avait pris garde de violer ce que l'on appelle l'ordre naturel, on ne construirait pas de maisons, on ne sèmerait pas de blé, on laisserait les microbes bouffer les tubards (les microbes, c'est naturel, non ?), on laisserait gueuler les cancéreux, on irait à pied, on ne ferait pas de feu, on ne se nourrirait que de mûres sauvages en se piquant sans avoir le droit d'extraire les épines et de lapins attrapés à la course et tués à coups de dents.

Quand la « nature » nous fait bobo, nous n'hésitons pas à la contrer. Et nous avons bien raison. Une espèce qui ne peut plus contrer la nature crève. C'est ce que firent les énormes dinosaures, dévorés vivants par les petites bêtes aux dents pointues qui n'étaient pas là le jour d'avant. C'est ce que font aujourd'hui les derniers aigles royaux, massacrés méthodiquement par les fusils à lunette et par la connerie des chasseurs. Car le fusil à lunette aussi, c'est la nature, et aussi la connerie des chasseurs.

*

Bon. Ça va pour aujourd'hui. Pour en finir, disons que voici un but. L'homme a besoin d'un but. Jusqu'ici, il s'en créait de plus ou moins cons, mais il lui fallait une carotte. Celui que je vous propose est le plus grand, le plus exaltant. C'est peu dire. Il est le SEUL but. Tous les autres projets humains ne sont que dérision. Tout lui est subordonné. Des tas de types ont donné joyeusement leur vie pour des tas de balivernes. Que ferons-nous pour la seule chose qui vaille la peine ?

Vous imaginez ? C'est pour le coup qu'on pourrait parler, sans lyrisme de pacotille, de la Grande Aventure de l'Humanité.

*

Pratiquement ?

Sais pas. Pour l'instant, je gueule. C'est la première chose à faire. Premier stade : prise de conscience. Les moyens, on y pensera, le moment venu.

Éveiller les pouvoirs publics ? Bien trop cons. Ne voient pas plus loin que la politique de clocher. Pourtant, c'est par eux qu'il faudra en passer. Créer mouvement d'opinion. Former mafia entre nous, internationale ? Pourquoi pas. Donnez idées. Peux pas faire tout le boulot.

Mais c'est marrant, non ?

*

P.-S. : Plusieurs me disent : « Égoïste ! Pensons d'abord à ceux qui ont faim, à arrêter la guerre, etc. » Et alors ? L'un n'empêche pas l'autre.

2 Ce n'est qu'une hypothèse, probablement pas la bonne. Il semble bien que le vieillissement commence à la naissance biologique, c'est-à-dire aussitôt après la fusion du spermatozoïde et de l'ovule en un œuf, individu nouveau. (Et même avant : pourquoi le spermatozoïde et l'ovule en seraient-ils préservés ? Mais bon, ne prenons l'individu qu'à partir du moment où il existe en tant que tel. Il faut bien commencer quelque part.) Il semble (remarquez ma prudence !) que la cause du vieillissement, quelle qu'elle soit, agit sans cesse, que nous baignons dedans, dans une espèce de

« champ de vieillissement » aussi universel, pour nous, êtres vivants pluricellulaires, que la pesanteur. Tout au moins sur cette petite boule qui est notre séjour assigné. Pour vous faire une idée, supposons qu'il s'agisse d'un bombardement de notre corps par des corpuscules élémentaires. C'est pas plus idiot à imaginer qu'autre chose, nous sommes effectivement plongés en permanence dans un tel bombardement. La densité du tir et l'énergie moyenne des corpuscules bombardeurs sont à peu près constantes. Plus la cible est grosse, plus il y a de coups au but. Plus la cible est exposée longtemps au tir, plus il y a de coups au but. Nous sommes une cible de plus en plus grosse. (Nous passons du volume d'une cellule unique au volume d'un pépère adulte, soit un facteur de croissance de cent mille milliards de fois.) Si, pour nous fixer les idées, nous posons qu'un être humain adulte occupant le volume habituel reçoit mille impacts par minute, ce nombre devient trois ou quatre fois plus petit si nous considérons un individu de volume trois ou quatre fois moindre : un enfant. Il devient de plus en plus petit quand nous remontons le temps jusqu'au fœtus, pour décroître vertigineusement quand nous passons du fœtus à l'embryon. Au stade « morula », le globule formé de quelques dizaines de cellules agglomérées qu'est alors le petit être occupe un volume microscopique, et les probabilités d'impact sont pratiquement nulles. Pas absolument nulles, cependant. Et comme ces impacts sont alors très destructeurs, puisqu'ils frappent des zones qui, pour extrêmement réduites qu'elles soient, n'en donneront pas moins naissance, plus tard, après différenciation, à des membres, des organes entiers, voire à des systèmes (nerveux, circulatoire, etc.) ou même à un tissu d'où procède toute une série d'organes (épithélium, etc.), les conséquences en sont d'autant plus tragiques. On explique ainsi certaines monstruosité congénitales.

Toute vie qui sait qu'elle doit finir n'est qu'une agonie. Nous, hommes, ne pouvons pas ne pas savoir que notre vie finira. Nous pouvons faire semblant de penser à autre chose, nous saouler de rodomontades à panache (« Courte mais belle ! ») ou de chimères consolatrices (« La vraie vie commence après la mort », « Je revivrai dans mes fils », « Je suis un maillon de l'Humanité en marche »...), ou nous jeter à corps perdu dans les dérivatifs (ambition, jouissance, étude, dévouement, débauche, jardinage, collection de timbres...), ou, tout simplement, gober des mouches à l'ombre, tout ça n'est qu'adaptation plus ou moins réussie, tout ça ne fonctionne que si l'on est doué pour ne pas penser à l'essentiel, ou pour n'y pas penser plus souvent qu'il n'est compatible avec une digestion sans histoires. « Et voilà, vous écriez-vous tout joice, t'es un petit tourmenté, papa, un triste fouille-merde hypocondre ! Vis, que diable ! Bouffe, baise, bosse, rote, pète, intéresse-toi au football, ou à la politique, ou aux bébés phoques, ou au folklore qu'est en train de mourir, hélas, hélas. Fais comme nous. La mort, on n'a pas que ça à penser, merde. On n'a pas le temps d'en avoir peur. »

Peur ! Voilà le mot qui fait mouche. Oh, mais, vous ne m'aurez pas. Je les contrôle, mes réflexes. Et puis d'abord, j'ai pas tellement peur de la mort. Pas plus que vous. Peut-être moins, à bien regarder. Et même si j'avais peur ? Non. Ce qui me paraît con, con, con, c'est de savoir que cette tranche de vie qui m'est tombée dessus, elle finira un jour. Bon, je vous ai déjà dit tout ça.

*

En deux mots : rien n'est fatal, rien n'est NATUREL, ou plutôt tout l'est, la mort ni plus ni moins que la pesanteur ou la typhoïde. Pas plus, pas moins. On vainc très bien la pesanteur et la typhoïde. C'est pas naturel de vaincre la typhoïde. Je veux dire, au sens où les ballots emploient le mot naturel. Ce « naturel »-là serait de se laisser bouffer par les petits microbes si tout plein naturels.

*

La mort. La mort, la vraie, la moche, la seule, c'est la vieillesse.

La vieillesse est une maladie. Maladie universelle, maladie qui n'a encore épargné personne depuis bien avant Adam, maladie honorable, honorée, parfois vantée, parfois désirée (hmm...). Maladie implacable, répugnante, incurable, dont l'aboutissement normal est la mort, si l'on n'y porte pas un remède. Remède, on ne l'y a guère porté jusqu'ici. Quelques tentatives : les greffes de couilles de gorilles du père Voronoff, l'embryon de poulet, de, si je ne me trompe, Bogomoletz, le yaourt-miracle de Metchnikoff, le sang de petites filles aussi vierges que possible du Moyen Âge (avec la variante des garçonnets, préférée par Gilles de Rais, qui se croyait savant et n'était que pédale), louables efforts, hélas isolés, hélas hurluberlus³. Ce n'est pas une raison. Pendant des siècles, on a soigné la tuberculose en faisant avaler des limaces vivantes aux malheureux quinquex. N'empêche que la tuberculose était curable et que, du jour où l'on s'y est mis sérieusement, on a fini par trouver le truc. Ce n'est pas parce que la lutte contre la vieillesse a été jusqu'ici affaire de bricoleurs avides de résultats illusoires mais immédiats, donc rémunérateurs, qu'on doit jeter le manche après la cognée.

*

La vie est trop courte. Ce qui a une limite est toujours trop court. Je veux dire, une limite prévisible, à dix ou quinze ans près. Existant, c'est trop con de ne plus exister un jour. Trop con, voilà. Il ne s'agit pas de peur.

De frustration, plutôt. Personne ne nous l'a donnée, la vie. Nous sommes là par hasard. Eh bien, prenons les commandes. Vironons le hasard du poste de pilotage et cap sur l'avenir. Pas l'avenir pour les autres, pour ces fameuses générations futures qu'ont tellement plus besoin que nous d'être heureuses. J'emmerde le futur et ses générations. Un futur où je ne serai pas n'existe pas. Le présent seul existe, et il n'existe que pour moi. L'univers et tous ses gadgets, vous, l'autre, ma main, tout ça n'existe qu'autant que je le perçois. Moi mort, moi ne percevant plus, plus de perception, plus d'objets, plus d'univers, plus de vous. Alors, je n'ai qu'une chose à faire, si je ne suis pas un inconscient ou un velléitaire : prolonger ce moi le plus loin possible dans le futur, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'un gros caillou me tombe

sur l'occiput, ou autre chose, mais en tout cas je vous jure que ce ne sera pas de ma faute.

Bien sûr, l'accident finirait toujours par nous baiser, pas aujourd'hui demain, comme disent les Russes. Mais l'accident, c'est la mort fraîche et joyeuse, imprévisible, donc toujours suffisamment improbable pour nous laisser le cœur en fête (pensez-vous à la mort possible quand vous prenez la route, le samedi ? et pourtant...), et en tout cas pas la lente pourriture étalée sur vingt ans, trente ans ou davantage, qui s'appelle « mourir de sa belle mort ». Belle ? Ben, merde...

*

De la quasi-impossibilité de faire admettre à l'interlocuteur, fût-il débordant de bonne volonté, cette constatation que pourtant bien des philosophes ont formulée avant Descartes et depuis, à savoir que, soi (qui pense en ce moment) cessant d'exister, rien n'existe plus.

Pis : rien, tout à coup, n'a jamais existé (puisque'il n'y a plus de mémoire). Il est, à ce stade, immanquablement rétorqué : « Mais je SAIS que, moi disparu, tout continuera d'exister, le monde, les autres, même si je ne les perçois pas. » Tu sais, eh oui. C'est-à-dire que tout cela, ce futur sans toi dont tu parles, n'est que savoir en toi (analogie, imagination, projection, souvenirs extrapolés), émanation de toi. De même que le passé (mémoire). De même que le présent, qui n'est en dernier ressort (mais peut-être en premier : tu n'as aucun moyen de t'en assurer) que perception dans ta machine à percevoir. Tout ce que tu vois, tout ce que tu sens, tout ce que tu sais du monde extérieur à toi n'est que subjectivité.

J'ai bien rarement pu franchir ce goulot d'étranglement. Aussi coopérant puisse-t-il être, là l'interlocuteur renâcle. D'abord parce qu'il a peur devant ce grand trou noir soudain béant sous ses pieds, ensuite parce qu'il se raccroche au bon sens de tous les jours comme à une nounou, et puis parce que ce n'est pas moral. Penser ainsi, c'est pécher par orgueil et égoïsme. C'est sûrement même malsain. Des mots sinistres surgissent : mégalomanie, hypertrophie du moi, schizophrénie... Ouh, les sales bêtes, elles ont du poil aux pattes !

Mais, bon sang, ne mesurez-vous donc pas jusqu'où plonge le « Je pense, donc je suis » ? Le véritable matérialisme (ou positivisme, ou ce que vous

voudrez, me chicanez pas sur les mots) ne consiste-t-il pas à aller jusqu'au bout de l'observation et du raisonnement en respectant les règles de la cohérence ? Si je vais jusqu'au bout de la constatation fondamentale, qui précède toutes les autres et avant laquelle on ne peut en poser d'autre, à savoir que rien de ce qui existe ne m'est tangible hors de la sensation que j'ai en moi que cela existe et que la seule certitude qui me soit permise est celle de l'évidence de ma propre existence, à moi, entité qui, en ce moment, se prouve à elle-même, et à elle-même seule, son existence en se posant la question de cette existence, la seule tâche non absurde qui se propose à moi est celle de prolonger cette existence d'où procède, je le répète, pour moi – mais qu'y a-t-il hors moi ? – l'existence, ou l'illusion de l'existence, de tout le reste.

Cela ne peut que donner une nouvelle raison d'être au combat pour la vie déjà vigoureusement mené par le puissant instinct de conservation qui pousse tout être vivant à protéger son existence et à assurer son intégrité organique et fonctionnelle.

Mais, contrairement à l'instinct, cette solitude, cette acceptation de l'incapacité à connaître avec certitude quoi que ce soit d'autre que la sensation de sa propre existence, ne sont nullement spontanées. Bien au contraire. Tout en nous affirme, crie la réalité « objective » de ce qui nous entoure, la « solidité » du monde.

Mais il faut bien agir. Faire comme si. En fait, la question de la réalité d'un objet hors de soi-même n'a pratiquement aucune importance. Pas plus que celle de l'existence de Dieu. Qu'il y ait un principe créateur tout-puissant et responsable du monde ou qu'il n'y en ait pas, que le « non-nous-même », le « non-je », existe objectivement ou ne soit qu'un cinéma en nous, cela ne change rien, la solution de ces questions est hors de notre portée, et à tout jamais hors de la portée d'une logique telle que nous pouvons la concevoir.

Donc, faisons comme si Dieu n'existait pas, en tout cas comme si sa présence éventuelle n'avait aucune influence sur notre conduite (même si nous lui accordons qu'il puisse exister au bénéfice de ce que sa non-existence n'est pas plus démontrable que son existence, comment diable savoir ce qu'un être aussi hypothétique pourrait bien vouloir de nous ?), et faisons comme si le monde et les autres existaient effectivement, mais en sachant très bien que, « je » disparu, ils disparaissent avec lui.

Et que – nous y revoilà ! – le seul but un peu existant est la survie, la survie indéfinie, en pleine santé, dans l'intégrité de ses fonctions et, surtout, de la fonction cognitive, ce que nous appelons la conscience.

Ce n'est tout de même pas si difficile à comprendre, ni si révoltant à imaginer.

*

Ohé, les gars, il y a urgence. Chacun de vous est l'univers. L'univers avec ses galaxies, ses parallèles qui se coupent ou se fuient, ça dépend du point de vue, ses femmes aux cuisses si incroyables, surtout en haut, à l'intérieur, juste avant la jonction, ses théorèmes et ses théories, et tout ce qu'il contient, qu'on ne sait pas mais qu'on saura, et tout ce qu'il y a dedans à comprendre, et ça c'est le plus formidable, tout ça, tout ça, cette merveilleuse architecture qui se bâtit chaque jour, et s'étend, et se ramifie, tentacules de cristal et fleurs de rêve, tout ça, bon dieu, qu'on côtoie, qu'on soupçonne, qui nous fait baver d'envie et qu'on n'aura pas le temps de dévorer dans une de nos pauvres petites vies, tout ça qu'une éternité n'épuiserait pas parce que ça croît et s'épanouit au fur et à mesure qu'on avance, toutes ces sensations, toutes ces émotions, et la plus intense de toutes, la plus jouissante : connaître, comprendre, encore et encore, tout ça, veuillez-le, au moins désespérément, au moins en vous tordant les mains, mais veuillez-le !

Il faut faire quelque chose, c'est pas possible. Serais-je le premier dingue à réclamer ça ? Priorité à la biologie ! Pourquoi meurt-on ? Ou plutôt : pourquoi vieillit-on ? Il y a une cause, un facteur précis. Peut-être plusieurs. Isolons-les. Traquons-les. Si l'on y met le paquet, si, mondialement, on concentre et coordonne d'énormes énergies sur ce problème, on doit avoir des résultats. Je sais, la science ne cherche pas « des résultats ». Les applications viennent à leur heure. D'abord, connaître. Il est des domaines, cependant, où l'on canalise très vite l'activité des chercheurs vers l'application, lorsqu'elle semble importante : la bombe H, la course à la Lune... D'accord, la physique est une discipline simple, la technique y suit de près la découverte. Les sciences de la matière vivante sont beaucoup plus en retard, parce que beaucoup plus complexes. Oui, mais. Si l'on gagne, même à coups d'empirisme, une toute petite bataille, si l'on arrive à faire

reculer de quelques années le commencement de la décrépitude, on a TOUT gagné. Car, pendant ce répit, on avance encore, et encore, et comme ça jusqu'à la victoire finale.

Tout ce qu'on pourra faire, entreprendre, oser, dans une vie indéfiniment prolongée, avec des facultés toujours intactes, un tonus de conquérant, un appétit de vivre et de savoir jamais rassasié ! Je n'irai pas hypocritement vous parler du savant qui pourra enfin mener à terme des travaux de longue haleine pour le plus grand bien de l'humanité. Non. Le savant JOUIRA longtemps, longtemps, et à fond, de la jouissance intense de chercher, et si l'humanité trouve dans la poubelle du savant de quoi être plus heureuse, ma foi, tant mieux pour elle !

*

Que nos vies soient réussies (c'est-à-dire heureuses) ou ratées, ça n'a d'importance que pour nous. Nos actes n'ont aucune sanction, AILLEURS. Si vous pouvez vous résigner à une vie ratée, pourquoi pas ?

Nous n'avons ici-bas ou ailleurs aucune mission à remplir. Il n'existe pas un « idéal », dans quelque domaine que ce soit, qui serait un but à atteindre, fixé par je ne sais quelle abstraction, afin que l'homme accomplisse je ne sais quelle destinée inscrite sur je ne sais quel grand livre. Nous sommes là – enfin. JE suis là. Vous, je ne sais pas. C'est vous que ça regarde –, c'est tout ce dont chacun de nous peut être certain, et tout le reste n'est que trompe-faim. Nous sommes là, un jour nous n'y serons plus. Ça, c'est déjà moins certain, mais c'est fort probable. Nous, c'est-à-dire cette conscience d'être qui est chacun de nous. Nous pouvons être bien dans notre peau, ou moins bien, ou pas bien du tout. Nous tendons à y être le moins mal possible, c'est le seul moteur de toute nos actions. (Même de nos actions « gratuites » ou « altruistes » ou « autodestructrices » : si nous les commençons, c'est parce que, à un certain moment, nous étions moins mal en les accomplissant qu'en ne les accomplissant pas. Question de tendances, de conditionnement, etc.)

Or, savoir que l'on doit se décrépiter et disparaître est un facteur de malaise. Savoir qu'on ne vieillira pas et qu'on a une chance de ne pas mourir est un facteur de bien-être. L'homme fuit le malheur et recherche le bonheur. C'est humain, dirait monsieur Ducon. *

Ceci dit, qu'ai-je fait, jusqu'à ce jour, moi qui suis bien persuadé de la nécessité de tout cela, de son urgence ? Rien. Ou presque : je vous en ai parlé, un petit peu, et bien mal.

Il semblerait que, lorsqu'on a compris l'importance de ce problème, tout doive y être sacrifié. Et c'est bien vrai. Un chrétien qui croit *réellement* à la vie éternelle post-mortem devrait vivre dans l'unique souci de son salut. Cela devrait hanter ses jours et ses nuits, quand on songe à l'importance de la chose. Or, combien de chrétiens vivent comme si cette vie n'était qu'un examen de passage bref mais décisif ? Voilà, vous avez compris. Nous sommes tous des velléitaires. Moi, je vaux deux velléitaires, au moins. Hélas.

Étant convaincu de la primauté de ce problème, je devrais, si j'accordais ma conduite à ma certitude, laisser tout tomber pour me consacrer à la propagande anti-vieillesse et anti-mort, remuer ciel et terre, emmerder tout le monde, lancer un mouvement, chercher du fric, susciter des vocations, que sais-je... Le jeu en vaut la chandelle, non ? C'est même le seul jeu qui ait jamais valu qu'on se remue.

Et voilà, je fais mon petit boulot quotidien, je me creuse le cigare pour vous arracher un ricanement et quelques ronds, je me tue à vivre. Comme un con.

Ah ! La fascination de « métro, boulot, dodo » !...

Peut-être que vous, vous serez moins feignant que moi ?

3 La plus récente réalisation est celle, toujours en activité, de la camarade docteur Aslan, qui, avec la procaine, a élevé le rajeunissement des nababs au rang de charlatanisme d'État. Tous renseignements dans les bureaux du tourisme (d'État) roumain.

À partir du moment où l'on a conscience d'exister, exister n'est pas le plus précieux des biens, exister est le SEUL bien, tous les autres ne pouvant que s'y accrocher. Or, chacun sait qu'il mourra, et à quel moment : dans le meilleur des cas, vers quatre-vingts ans. Pis : on meurt chaque jour, par le vieillissement. Il n'y a rien à faire, c'est comme ça. Et comme c'est « naturel », ou « voulu par Dieu », il serait même ridicule, ou sacrilège, d'y trouver à redire. Inutile, en tout cas. On s'y résigne, plus ou moins bien selon sa capacité d'imagination et d'anxiété. En tout cas, il y a conflit, conflit irréductible, entre l'instinct de conservation et la certitude de la mort. C'est rarement dramatique. La plupart s'en accommodent : les plus doués pour s'adapter. Tant mieux pour eux, et tant pis. Ce sont les plus adaptés qui crèvent le plus vite quand les conditions changent un tout petit peu. Plus t'es adapté, moins t'es disponible. Dans tous les domaines, les adaptés sont des facteurs de stagnation. Ce sont les mals à l'aise, les exigeants, les tourmentés, les intransigeants sur la logique qui font progresser. Devant une contradiction, donc un conflit, l'immense majorité n'en perd pas le sommeil. Deux plus deux peuvent bien faire quatre et cinq en même temps, ça ne leur coupe pas l'appétit. Un tout petit tout petit nombre de coupeurs de cheveux en huit veut savoir pourquoi ça ne colle pas. Pourquoi la loi apparemment générale souffre une exception. Cherchent, et trouvent que la loi est encore plus générale que ça. Ou deviennent dingues, s'ils n'ont pas le génie à la hauteur de l'inquiétude.

*

Jusqu'ici, il n'y avait, à cette question des questions : « Pourquoi fatalement mourir ? », que des réponses de résignation, stoïques, bravaches ou consolatrices. Les réponses religieuses (merveilleux invérifiable) qui promettent une survie « éternelle » de l'« âme » après la mort sont de simples procédés tranquillissants. Conduisent à la résignation plus ou moins convaincue, mais, socialement, on n'emmerde du moins pas le monde avec son angoisse « métaphysique » (métaphysique mon cul, quoi de plus

concret que de crever, et de le savoir, et de ne pas aimer ça ?). Le christianisme éleva la défense de l'ordre social par le conte de fées à des altitudes jamais atteintes : ou tu crois à l'éternité de l'âme ou je te brûle tout vivant⁴.

Résignation. Fallait bien. Jusqu'ici, la résignation était le seul moyen d'échapper à l'angoisse inhérente à la condition de mortel.

Jusqu'ici ?

*

Oui. Car voici que tout est remis en question. La biologie avance, comme dit *France-Soir*, à pas de géant. On n'en est pas encore à savoir pourquoi le vieillissement et la mort. Mais c'est pour dans pas longtemps. La biologie en est, en ce qui concerne le problème du non-vieillissement (et même du rajeunissement) à peu près au point où en était l'astronautique, il y a trente ans, vis-à-vis du voyage dans la Lune. Dans les années 1930-40, une poignée de types (Esnault-Pelterie, etc.) savaient que l'espace était à portée de main, qu'il suffisait d'un bon coup de collier, qu'il suffisait, surtout, de s'y mettre pour de vrai. On rigolait. Savants dingues, savants de bandes dessinées, pas sérieux, tout ça. Eh bien, on s'y est mis, et voilà : Apollo XV charme vos soirées télévisées, on n'arrête pas le progrès, yop la boum. Pourtant, quel enjeu dérisoire : la Conquête de l'Espace ! Même avec des majuscules. Tu parles ! Comme un seul homme. (Dérisoire et bidon : en réalité, objectif militaire. Ce qui d'ailleurs explique.)

Alors, d'enjeu formidable, en voici un : l'Enjeu. Le seul. Jusqu'ici, inconcevable autrement qu'en rêve ou au catéchisme. Aujourd'hui, brusquement, à portée de la main. Pour la première fois. Pas besoin d'attendre que la science ait tout mis au net. A-t-on attendu de tout connaître sur les mœurs du bacille du choléra pour guérir le choléra ? Empirisme, hé oui. Empirisme prudent, raisonné, tant bien que mal, en attendant les résultats de la recherche. Objectif : repousser la sénescence. Non à la vieillesse. Que toute la planète s'y mette. La biologie science prioritaire. Coordination. Budgets. Tout là-dessus.

*

Rigolade. Militairement sans intérêt. Économiquement pas rentable. Socialement pas prévu par Marx. Politiquement trop « en avance » pour exciter imaginations. Religieusement plus caca encore que la pilule et l'avortement, le pape n'aimerait pas du tout.

Ben, oui. Encore une fois, pensez aux petits bricoleurs illuminés qui, il y a trente-cinq ans, croyaient dur comme fer à l'imminence du voyage dans la Lune. S'est-on assez foutu de leur gueule !

*

Et je vais vous dire autre chose : c'est tellement imminent que nous sommes probablement, adultes de maintenant, la dernière génération à vivre sous la fatalité de la mort. Oh, je ne dis pas que, dans trente ans, tous vivront éternellement. Un truc pareil, c'est ça qui vaut la peine d'être accaparé par une caste de seigneurs, tiens donc ! Mais c'est un autre problème. Et, tenez, encore ça : pas possible qu'on n'y ait pas déjà pensé. Sûr que ça a dû en chatouiller d'autres que moi, et de plus efficaces. Mafia de savants et de rupins ? Laboratoires d'État secrets ? Pourquoi pas ? Les fantastiques installations d'Oak Ridge et de Los Alamos où s'élaborèrent les premières bombes atomiques ne furent-elles pas secrètes ? Si c'est le cas, une « élite » implacable sortira de là. Les Maîtres Immortels et les esclaves mortels. Oh, hé, Cavanna, c'est plus chez Pauwels, c'est chez *Fiction* que tu nous emmènes ! Sacré lascar, va ! On a presque failli y croire ! Je savais bien que c'était pour rigoler.

*

Bien sûr que si, qu'on mourrait quand même. Forcé. D'accident, de maladie, d'amour, d'assassinat, d'imprudence... À la longue. Loi des grands nombres, tout ça. Mais ça, cette mort-là, ce n'est pas générateur d'angoisse. Parce qu'imprévu. On ne saurait pas quand. On pourrait toujours espérer « jamais ». La vie ne serait pas un lent processus de mort, un tapis roulant qui vous arrache, à chaque mètre, un peu de votre jeunesse, c'est-à-dire de votre vie, pour, tout au bout, vous déverser, ordure infâme, dans la décharge définitive⁵.

*

Objection très entendue : le goût du risque, sel de la vie, moteur du progrès, disparaîtrait. Cette vie infinie, on aurait peur de la voir trancher dans son éternelle fleur. On deviendrait des petits vieux précautionneux.

Eh bien, c'est pas vrai. Perpétuellement jeunes, on serait éternellement risque-tout. À vingt ans, on a, pratiquement, l'éternité devant soi. Or c'est précisément à cet âge qu'on risque sa vie avec le plus d'insouciance. Et qu'est-ce que t'as à répondre à ça ?

*

Autre objection. La surpopulation.

Non. La surpop, ça se contrôle. Si on le veut vraiment, sans aller demander la permission au petit Jésus et à M. Debré. D'ailleurs, de toute façon, on y va au galop. Si on ne renverse pas le – ptui ! – phénomène, dans deux générations, ce sera le métro aux heures de pointe du pôle Nord au pôle Sud avec tout ce que ça comporte. Donc, immortalité ou pas, problème inchangé. Faut contrôler. Nourrir tout le monde. N'en pas pondre plus qu'on n'en peut nourrir.

Et le rajeunissement des cadres ? Pas besoin, ils seraient toujours jeunes. Et puis, je vous l'ai dit, il en mourrait toujours. Mais ils mourraient à deux cents ans – disons deux cents –, en pleine jeunesse, et la vie, ils s'en seraient mis jusque-là.

*

Et puis, les objections, on s'en fout. On verra quand on y sera. Il est impossible, une pareille chance étant donnée, de la laisser passer. Les accidents d'auto et tout le merdier prévisible ont-ils empêché l'automobile ? Et ça, je vous jure que c'est autre chose que l'automobile, même une Rolls !

Quant aux objections religieuses, philosophiques ou poético-bon vieux temps, permettez-moi de m'en torcher le cul.

*

Et maintenant, chers petits amis, que ceux que tout ça fait rigoler rigolent, que ceux que ça fait chier jettent le livre. Que ceux que ça intéresse et qui seraient prêts à faire quelque chose le disent. Quoi ? Je sais pas. C'est juste

pour voir. Mais seulement s'ils estiment que c'est effectivement là le plus grand, le plus valable de tous les buts qu'ait jamais pu se proposer l'homme, et même le seul. Sinon, c'est qu'ils n'ont pas tout à fait compris. Qu'ils ne se découragent pas, on en recausera.

*

Pratiquement, je ne sais pas quoi faire. C'est un truc énorme, vous savez. Ça me fait peur. Pas organisateur pour deux ronds, moi. Je voudrais bien ne pas crever, c'est tout. Pas vous ? Même avec dix milliards de chances contre une d'arriver à rien, c'est le seul truc à faire, on n'a pas le choix. Écoutez, démerdez-vous. Moi, je fais ce que je sais faire : je gueule. Faites lire à des scientifiques. Ils se foutent de votre gueule, et de la mienne. On s'en fout. Y en aura bien un, par-ci par-là. Faut voir. Y a pas que la carrière, dans la vie. Ou alors, y a que la carrière et pas la vie.

4 Allons, allons... Il s'est quand même bien modéré, depuis le Moyen Âge !

5 Mettons les choses au mieux. Supposons le vieillissement totalement supprimé (ou corrigé, par exemple par réparation des dégâts au stade moléculaire au fur et à mesure qu'ils se produisent, ce pourrait être par un processus artificiel, calqué sur les processus immunitaires, qui détecterait et éliminerait toute cellule perturbée avant qu'elle ne soit divisée, ce n'est pas délirant, on en parle bien à propos du cancer). L'individu ne vieillit pas, ses probabilités de mort dans un proche avenir sont une fois pour toutes celles d'un jeune homme. Pour simplifier, disons que le voilà à l'abri des maladies dégénératives liées aux processus du vieillissement. Cela ne signifie bien sûr pas la vie « éternelle » assurée. Au contraire, c'est même une certitude de mort, mais à un moment imprévisible. En effet, un temps de vie indéfiniment prolongé signifie un temps d'exposition aux risques de mort autres que ceux liés au grand âge lui aussi indéfiniment prolongé. Il se produira donc fatalement – c'est une certitude statistique – un de ces accidents, tôt ou tard. Quand on a l'infini devant soi, toute probabilité,

même infime, qu'un événement donné se produise devient une certitude. D'autant mieux qu'ayant toujours des jambes et un cœur de vingt ans l'heureux vieillard prendra les joyeux risques inhérents à cet âge turbulent. Il mourra donc, c'est certain, mais en pleine jeunesse, et à une époque qu'il ne peut prévoir, que personne ne peut prévoir, qui peut être aussi bien demain que dans cent ans ou dans cent siècles. Je schématise, bien sûr. On peut bien rêver, non ? C'est pas plus bête qu'aller à la messe.

OceanofPDF.com

Il se peut que tout ça (le refus de la mort, c'est-à-dire du vieillissement) ne soit qu'une idée fixe d'obsédé morbide, de dépressif congénital. C'est même très certainement ça. Et alors ? Ça ne change rien aux faits. La vie est pessimiste, tant qu'elle implique la mort et la conscience de ça. À moins d'être Dieu. Soyons Dieu. Tuons la mort. On la tuera un jour. C'est sûr. Ce sera parce que des obsédés dépressifs auront gueulé leur obsession. Et ce seront les biens dans leur peau qui en profiteront⁶.

*

La durée limitée de notre vie conditionne tout notre comportement. Même quand on n'y pense pas, c'est sous-jacent. Nous nous situons sur la trajectoire. Nous sommes sans cesse en train de faire, à notre insu, le bilan entre ce que nous avons déjà vécu et ce qui nous reste. Et de plus en plus à mesure qu'on avance.

« But dans la vie ». On en a tous besoin. On sent qu'on est là « pour accomplir » quelque chose. On se trouve des « buts ». Ça peut marcher. Un temps. Longtemps.

Balivernes. Tout but qui n'est pas « vivre » n'est que trompe-faim, passe-temps, autosuggestion. Ça te suffit de savoir que ton nom continuera dans tes fils ? Sera vénéré par les enfants des écoles ? Alors, t'es facile à contenter. Ceci ne te concerne pas. Bouffe, baise, fume, pète, fais ton boulot, meurs-pour-la-patrie, invente la machine à vapeur et la pince à vélo, écris *Les Contemplations* et ne pense surtout pas à l'avenir.

*

Bien sûr, il y a un danger. Si le mouvement prend, les habituels gros roublards s'apercevront qu'il y a là un formidable moyen de baiser les masses. Quelle carotte ! Ça prendrait la relève du christianisme, de la politique, de la lutte des classes, du carriérisme... Bricoleraient là-dessus une énorme supercherie scientifico-mystique avec caste intouchable des Savants, dépenses incontrôlables (vois les militaires actuels...). Ce serait

une explosion comparable à celle du christianisme et des autres religions à promesse de survie, mais multipliée par les mass media et par le « concret » de la promesse. D'où démobilisation des masses, fascinées par l'espoir de la survie. D'où mains libres aux tireurs de ficelles « réalistes », qui acceptent volontiers de crever un jour pourvu qu'ils dominent ou s'enrichissent en attendant. Ben oui, mais c'est valable pour tout : la religion, la patrie, la justice, le mieux-être...

*

Trouver « normale » et même « enrichissante » notre condition de mortels « voulue » par la « nature » ou par le « créateur » (envoyez une caisse de guillemets, j'en manque !), c'est ce qu'on se tue à nous répéter. Mais non, bonnes gens ! On existe par hasard. On est mortels par hasard. Le premier hasard, on n'y a rien pu. Pour le deuxième, tant qu'y a de la vie... ! À condition de se remuer. Et tous ensemble !

*

« Mignonne, allons voir si la rose... » Quelle connerie ! Bien sûr, allons-y voir. Je les aime, les roses, qu'est-ce que tu crois ? Pas de ma faute si, de savoir qu'elle va se faner, la rose, ça lui donne un drôle de goût de merde.

Maintenant, si vous préférez, il y a aussi le petit Jésus. Ou la drogue. Après tout...

*

« La vie n'a de prix que parce qu'elle est courte... » Tu parles ! Mot d'auteur. Littérature. Galipette. Moi, la vie, j'aime. Je veux pas qu'on me la fauche. Et votre philosophie de bistrot (y en a-t-il une autre ?) n'y changera rien. Ou je vis, ou je deviens vieux et je crève. Mais ne me forcez pas en plus à trouver ça bon. Je crèverai, soit, mais pas de bon cœur. Ça, non !

*

« Il y a plus urgent : la surpop, la pollution, la guerre, la justice sociale, la maladie... »

Non. Pas plus urgent. Il faut tout mener de front. Et puis la question n'est pas de savoir si on le fera ou pas. On n'a pas le choix. L'heure venue, ça se fera tout seul. C'est de toute façon en route. L'aventure humaine n'a pas de but. Et celui de Teilhard moins que tout autre. À nous de lui en donner un. Or, il n'en est qu'un possible : l'immortalité. Tout le reste n'est que trompe-angoisse et bigoudis sur le cadavre. Ça se fera, et sous peu, à moins de cataclysme nucléaire avant. Simplement, donner le coup de pouce pour que nous en profitons, merde.

*

Toulouse, le 23 août

Mon cher Cavanna

Je lis Charlie hebdo depuis que L'Hebdo Hara-Kiri est interdit, mais tu ne m'avais pas poussé encore à prendre la peine de faire ce que je fais là : écrire !

Pour l'« immortalité ». Pour l'article, pas pour ce que j'y lis : j'ai peur que tu ne pêches par optimisme. Et j'ai peur aussi que tu n'aies pas lu le bouquin de Jacob (La Logique du vivant), moins brillant que celui de Monod, mais plus sûr par ce qu'il contient. Donc, Jacob, dans le dernier chapitre ou l'avant-dernier (« Le gène » ou « L'intégron ») analyse les mécanismes qui peuvent expliquer l'évolution des espèces : mutations, recombinaisons par le sexe, etc. Et il introduit un facteur de plus (qui m'a frappé car je sévis dans la recherche en génétique de population) : les espèces n'ont pu connaître une évolution rapide (par rapport à ce qu'elle aurait pu être en n'utilisant que les mécanismes connus chez les bactéries) que parce que les individus meurent.

Ça peut se comprendre en imaginant quelle infime minorité représenterait un « mutant » favorable (par rapport à un changement ultérieur d'environnement qui pourra le sélectionner) devant la meute des ancêtres non mutés et non morts : il a beaucoup moins de chances de donner des descendants que dans le cas du renouvellement continu de la population. Je pourrai t'expliquer ça plus clairement si tu le veux, mais il faudrait que je revoie ça de plus près !

Si c'est vrai, alors il y a des chances que ce soit plus ou moins prévu dans le code génétique, et dans l'ADN que tu as reçu à ta naissance. C'est pas sûr, ça peut aussi être des mutations « somatiques », qui affectent les cellules de tout ton corps, et même les cellules germinales : il est connu que le nombre de mongoliens augmente avec l'âge de la mère (pas de statistiques pour le père). À propos de mutations, aussi, il n'y a pas que les radiations (je pense aux poissons) : il y a quasiment tous les composés chimiques dérivés du benzène, tous ceux qui sont cancérogènes.

Une note optimiste, pour aller (peut-être) contre l'hypothétique évolution de plus haut : on connaît quelques mécanismes de réparation de l'ADN en cas de mutation, les faire marcher un peu plus qu'à l'ordinaire (en avalant quelques bons enzymes) pourrait retarder la vieillesse ? D'après Jacob et d'autres biologistes sérieux, c'est un peu le même principe qu'un traitement valable (encore imaginé seulement) du cancer : obliger les cellules à faire les synthèses correctes pour leur organe, à ne pas se diviser à tort et à travers (c'est moi qui interprète, c'est pas Jacob qui parle).

Je repense à l'évolution : selon la théorie de Jacob, des espèces peu évoluées devraient donner longue vie à leurs ouailles : on est moins évolués que les rats, plus que les éléphants (au fait je n'en sais rien), plus que les tortues. Hum ! Mathusalem ne devait pas être évolué...

C'est pas pour te décourager que je t'ai envoyé ça ! Plutôt pour que tu lises ou relises Jacob. C'est moins enthousiasmant que le bouquin de Monod : j'étais très heureux quand j'ai lu Monod, d'un trait. Mais quand tu y repenses après, tu as un peu l'impression de t'être laissé mener en barque par son enthousiasme, par tout ce qu'il affirme un peu trop vite. Il y a un tas de choses qui sont avancées comme des certitudes, souvent des détails un peu techniques pour un non-initié à la biologie moléculaire, et qui choquent qui connaît les incertitudes réelles.

Dans Jacob, tu trouves toutes les incertitudes honnêtement pesées. Je crois qu'il y a tout ce que dit Monod, mais c'est mieux situé par rapport à la recherche qui se poursuit réellement. Sans mot barbare.

Évidemment, le style est moins alerte, et pour les premiers chapitres – l'histoire de la biologie – il faut un peu s'accrocher (ce fut mon cas, ce n'est pas celui de tous).

En passant, tu as pu remarquer que mon admiration pour Monod n'est pas sans bornes. C'est assez fréquent dans les labos : on y reconnaît la

qualité de ses travaux en enzymologie, on y apprécie moins son sens de la publicité.

Suffit pour ce soir : je suis en train d'abattre ton espoir en l'immortalité et ton admiration pour Monod. Toutes mes excuses !

À la semaine prochaine pour te relire dans Charlie.

C. C.

Argument Jacob (voir lettre ci-dessus). Si j'ai bien compris (j'avais lu *La Logique du vivant*), l'évolution des espèces n'aurait pu se produire sans la mort des individus. (Mutants favorables écrasés sous la masse des non-mutants immortels mais devenus inadaptés à un milieu changé. Réfutation : les non-mutants, devenus subitement inadaptés, perdraient du même coup leur immortalité !... Encore supposons-nous des mutations livrées au hasard, ce qui ne sera pas toujours forcément le cas.) Il est vrai que le réel actuel (moi, toi, qui pensons donc qui sommes) est le résultat d'une évolution, cyclique ou pas, de la « matière ». Nous, conscience qui pense en cet instant, sommes un état local et furtif de l'espace-temps. Mais peu importe d'où et comment cette conscience, ce « moi », existe. Il existe. Il vit. Il est à la pointe extrême du temps, il est ce moment, il est le présent. Il ne veut pas devenir le passé, s'accumuler à son tour à cette longue chaîne de conséquences qui sont tombées dans le gouffre noir.

Maintenant, encore une fois, j'ai rien à vous proposer. Que mes gueulements. Peut-être bien, encore une fois, tout ça n'est-il qu'une idée fixe d'obsédé morbide, de dépressif chronique. C'est même certainement ça. Et alors ? Ça ne change rien aux faits. Savoir qu'au bout de notre vie il y a la hideuse vieillesse et la mort et ne pas aimer ça, c'est être pessimiste ? Bon. Alors, c'est que la vie aussi est pessimiste. Et c'est même elle qui a commencé. Et l'univers entier. Parce que vu, subi, par moi, par toi, qui ne pouvons pas, là, être objectifs, puisque directement concernés. Pas de ma faute si la vie est, comme tu dis, pessimiste, ou plutôt, telle qu'elle est NATURELLEMENT, insupportable à toute conscience qui se sait périssable.

L'optimiste est-il celui qui sait ce qui l'attend et qui l'accepte sans perdre pour autant une bouchée de dinde aux marrons ? L'optimiste, c'est l'inconscient, ou le gars sans imagination. Disons merde à Dieu et merde à la nature.

*

Accepter de vivre une vie « naturelle » pour devenir un beau vieillard buriné, tanné, cheveux de neige, droit comme un I, toutes ses dents, c'est se donner bien du mal pour être gâteux un tout petit peu plus tard que si pas.

C'est pas la « nature » qui t'empêchera de crever. La nature, elle te pousse dans le trou.

Allez, qu'est-ce qu'on fout ? Moi, je gueule. À vous de jouer. Mais si on débouche sur rien, j'arrête mes gueulements. Parce qu'ils ne pourraient que vous barbouiller de caca, vous démolir à jamais pour peu que vous soyez doués d'un tempérament un peu prédisposé à l'angoisse. Ça serait vous faire du mal, et j'y tiens pas.

Bon, allez jouer, mes petits.

6 Obsédé, dépressif et amer.

OceanofPDF.com

6

Les choses sont telles qu'elles sont par hasard, nous, hommes, sommes un moment M de l'évolution de la matière, moment où la matière, déjà devenue vivante, puis pensante, commence à comprendre ses propres structures intimes, suffisamment ou presque pour pouvoir agir, fût-ce empiriquement, sur le processus de dégénérescence qu'on appelle vieillissement et, donc, sur sa mort. Suffirait de s'y mettre, et vite, et à fond. De toute façon ça se fera, dans pas longtemps, une génération ou deux tout au plus, alors, en accélérant un peu le processus, on y aurait peut-être droit, nous qu'on est en train de causer.

*

Les causes du vieillissement. Semble pas que ça soit codé au départ dans la programmation cellulaire, comme, par exemple, sont d'avance codées la chute des dents de lait, la puberté, la ménopause. En tout cas, on n'a pas trouvé trace du signal. Le vieillissement ne démarre pas à un certain âge, ou sous certaines conditions. On ne commence pas à vieillir à vingt-cinq ans, ni à vingt, ni à dix-huit. Il semble bien que l'on commence à vieillir neuf mois avant la naissance officielle : au moment même de la conception.

Le vieillissement est dû à l'altération du message chimique porté par l'ADN, constituant essentiel du noyau de toutes les cellules vivantes. Ce message, normalement, est intangible. La molécule géante d'ADN se dédouble et se multiplie aux dépens du milieu, toujours semblable à elle-même. Or il se trouve que certaines causes peuvent perturber la molécule d'ADN, faussant le message, et à partir de là l'ADN va produire des cellules aberrantes, qui peuvent ne plus remplir leur tâche au sein de l'organisme. Il y a eu, véritablement, mutation. Tant que ces mutations ne touchent pas les cellules sexuelles (ovules et spermatozoïdes), elles n'affectent que l'individu, non l'espèce. Les causes traumatisantes capables d'agir sur l'ADN sont rares. Ce sont par exemple certains rayonnements très « durs », dont il n'existe en abondance que les rayons dits « cosmiques ». Le rayonnement cosmique nous bombarde sans relâche,

nous traverse de part en part plusieurs dizaines de fois par seconde, la plupart du temps sans dégâts, mais, une fois de loin en loin, en faisant mouche sur une chaîne d'ADN. Une fois de loin en loin, ça fait plusieurs milliers de fois par jour. Chaque cellule altérée multiplie l'altération. C'est peut-être pourquoi, à peine conçus, nous vieillissons.

*

Tous les êtres vivants reçoivent, statistiquement, la même intensité de bombardement cosmique, ils vieillissent tous ensemble. Dans une même espèce, la vitesse de vieillissement est une des caractéristiques les plus constantes, bien plus constante que la taille, la force, l'intelligence ou la couleur du pelage. Le vieillissement est imperturbable. Une véritable horloge biologique. Quand on voit quelqu'un pour la première fois, on le situe immédiatement dans une tranche d'âge, à deux ou trois ans près. Tout au plus peut-on le trouver « plutôt bien conservé » ou « plutôt décati » pour son âge. Mais son âge, bien ou mal porté, il l'a sur le visage.

Donc, le vieillissement n'est pas une évolution « normale », « naturelle » (j'insiste sur les guillemets) de la matière vivante. Tout au contraire, la matière vivante est une protestation contre la mort, contre le vieillissement. Si la vie se dégrade et vieillit, c'est parce que, encore une fois, quelque chose de non prévu la mitraille, rayons cosmiques ou autre.

Rien n'affecte l'implacable marche du vieillissement. Ni la santé, ni la maladie, ni une hygiène rigoureuse, ni une vie de patachon, ni la paix de l'âme, ni les tourments. Rien. La maladie et les autres traumatismes agissent dans un sens parallèle au vieillissement. Ils produisent des altérations (à l'échelle macroscopique) qui, allant elles aussi du côté de tant-pire, peuvent ressembler aux altérations dues à la sénescence. Mais tout ça agit indépendamment. Les effets de la maladie sont convergents avec ceux de l'âge, et s'y additionnent. Simple cumul des effets. Mais pas relation de cause à effets. La maladie ne fait pas vieillir. Ni les soucis, ni la fatigue, ni les privations. Seul le temps fait vieillir. Ce qui montre bien que tous les êtres vivants sont (du moins sur Terre) plongés dans le même bain, exactement le même, de cause vieillissante. Quand on dit : « Sa maladie l'a fait vieillir de dix ans », on se trompe. La démolition due à la maladie s'est ajoutée à celle due à l'âge, et le faciès qu'on voit est le résultat des deux.

Un faciès de malade peut évoquer un faciès de vieillard. Des causes différentes produisent des effets superficiellement semblables.

Le vieillissement s'attaque également à tous les organes, superficiels ou profonds, sans préférence. Le « bombardement » est uniformément réparti, ses effets statistiquement constants. La maladie, elle, s'attaque à des organes précis, spécifiques, qu'elle délabre plus ou moins et plus ou moins durablement. Par voie de conséquence, d'autres organes souffriront, et donc l'état général.

*

Tous les hommes d'âge égal sont aussi vieux, physiologiquement parlant. Puisqu'ils ont subi le même temps d'exposition au même « bombardement » et donc le même nombre de mutations nucléaires défavorables. Si, cependant, dans la pratique, on constate des différences (vieillards très verts, hommes jeunes précocement usés), elles sont dues à la robustesse individuelle des sujets (hérédité, donc hasard, donc coup de pot), à leur hygiène de vie, etc., causes qui ne retardent pas le vieillissement (puisque ne diminuant pas les impacts mutagènes) mais permettent d'en supporter plus ou moins gaillardement les effets. Pour la même raison, les effets « visibles » du vieillissement ne sont pas les mêmes chez tous. Certaines prédispositions héréditaires ou acquises font que certains organes, plus fragiles, craquent les premiers. D'où : accidents cardiovasculaires chez les uns plutôt que rhumatismes chez les autres, ou démence sénile, ou accidents rénaux, pulmonaires, sensibilité aux cancers, etc. Certains ont les cheveux blancs de bonne heure, d'autres n'ont pratiquement jamais de rides, etc.

Alors ? Alors le problème est concentré au niveau de l'ADN. La médecine est de plus en plus biologique, la biologie est de plus en plus physico-chimique. Il est absolument certain qu'il est, en théorie, possible d'agir. Même si c'est immensément complexe. Il est donc non moins certain que cela se fera. On est nés cent ans trop tôt. Peut-être même : cinquante. Ça donne envie de se remuer, non ? On aura bonne mine, quand on aura été les derniers à crever vieux.

Le vieillissement ne semble pas prévu dans l'organisme vivant. On connaît les mécanismes déclencheurs de la croissance, on n'en a pas (pas encore ?) découvert qui seraient ceux du vieillissement. La décadence sénile semble bien être un accident de route non programmé au départ, un défaut, une « usure ». La comparaison avec l'usure des machines et de tout ce qui existe est d'ailleurs abondamment utilisée dans vos lettres. Tout passe, c'est la loi de la nature, etc. Or les organismes vivants étant justement arrangés de telle sorte qu'ils annulent et compensent l'« usure » et refont sans cesse du neuf, cette usure ne pourrait provenir que d'interventions extérieures, d'accidents². Je parlais à ce propos des particules à haute énergie, dites « rayons cosmiques », qui bombardent continuellement chaque centimètre carré de la surface de la Terre et qui, lorsqu'elles heurtent les noyaux cellulaires, causent des dégâts, infimes mais parfois irréversibles. Quelques microtraumatismes « cosmiques » par seconde, ça fait, si je compte bien, une centaine de millions par an. Ce rayonnement étant réparti de façon uniforme sur la surface terrestre, tout le volume de notre corps est également bombardé, tous nos organes sont également lésés. D'où la lente dégradation généralisée appelée vieillissement, ou sénescence si vous voulez en mettre plein la vue à la petite vendeuse de la crèmerie.

Il n'y a d'ailleurs pas que les particules cosmiques. Il y a aussi les substances radioactives naturelles, qu'on avale, veuille ou non, avec la nourriture, dont on subit le rayonnement en permanence. (Ne parlons même pas des bombes atomiques ni des centrales nucléaires.) Il y a encore bien d'autres sources continues et régulières de microtraumatismes. Ne retenons que le principe de l'agression permanente et régulièrement dosée.

Si, donc, me disais-je, c'est bien là le facteur responsable, on est cuits. Rien à faire. Plus tu vis longtemps, plus tu es soumis aux micro-accidents, plus, donc, tu vieillis. Au bout : couic. La mort, dans ce cas, notez-le, ne serait pas inscrite dans la vie, au départ. La vie serait parfaitement capable de s'entretenir, une fois lancée, *ad vitam æternam*. À condition d'être préservée de toute agression, grosse ou petite. La grosse, c'est l'accident de la route. Les petites, des millions de petites, c'est la vieillesse. Comme il

n'est pas très excitant de vivre dans une sphère de plomb de dix mètres d'épaisseur en ne se nourrissant que de nouilles strictement passées une à une au compteur Geiger (sans compter la préservation contre les autres sources connues de traumatismes sournois et aussi contre celles qu'on ne soupçonne même pas), c'est le noir désespoir. On crèvera tous, comme papa-maman, et bon, reste plus qu'à essayer de toutes ses forces de croire au petit Jésus.

*

Si le vieillissement était uniquement le résultat d'une accumulation de microtraumatismes dont chaque être vivant recevrait, par unité de surface, la même quantité dans le même laps de temps, tous les êtres vivants devraient vieillir de la même quantité dans le même temps, quelle que soit leur espèce. Or l'homme est vieux à soixante-dix ans, le chien à quinze, l'éléphant à deux cents, la tortue à je ne sais plus combien mais beaucoup, le corbeau, paraît-il, propose encore la botte aux corbottes girondes alors qu'il est quasi centenaire. L'âge du vieillissement est donc déterminé par l'espèce. Pas seulement par le temps absolu d'exposition. Et qu'est-ce que vous dites de ça^g ?

Encore ceci. Il n'est pas facile d'observer des organismes ayant passé toute leur vie sous dix mètres de plomb, mais il en existe qui vivent en permanence sous des centaines de mètres d'eau, ce qui équivaut, et même très largement. Alors j'aimerais bien savoir si les poissons des grandes profondeurs vieillissent moins que les autres. Ohé, Cousteau, t'entends ?

*

Je vous l'ai dit, je vous le répète : pour la première fois, il n'est pas absolument stupide d'envisager pour un avenir proche une approche empirique de la suppression (ou du moins du recul, mais ce serait déjà un début) du vieillissement, donc de la mort. De la seule vraie mort angoissante, parce que visible chaque jour dans ses progrès, qui sont les stigmates de la vieillesse. L'autre, la mort fortuite, on n'y croit pas, donc pas d'angoisse. Vous connaissez d'avance le nombre d'accidents de la circulation du prochain week-end. Cela vous empêchera-t-il de prendre la route ? * cas moins strictement déterminée (cas des fameux séquoias cinq

fois millénaires). Celle, aussi, des unicellulaires. Peut-être existe-t-il des mécanismes immunitaires ou autoréparateurs contre le vieillissement ou ses effets, mécanismes plus ou moins efficaces selon les espèces mais tous finalement surclassés, puisque tout être vivant meurt.

On se plaît à imaginer la vieillesse comme un « âge » de la vie semblable aux autres. Il y a l'enfance, il y a l'adolescence, il y a l'âge adulte, et il y a, tout naturellement, dans la foulée, la vieillesse. Non. Pas « naturellement ». La vieillesse est une anomalie. Par rapport à un être vivant « normal », puisque la vieillesse est un début de mort, donc l'antithèse de la vie.

La vieillesse est une maladie, voilà la vérité. Si un tuberculeux est un « anormal » par rapport à un individu sain, alors un vieillard aussi est un anormal, et qu'il faut guérir².

*

Attention, il ne s'agit pas de « gérontologie », ou je ne sais comment ça s'appelle, fille de la médecine et de la sociologie qui s'est fixée pour but de colmater vaille que vaille les ravages du temps, d'adapter tant bien que mal les vieux à cet univers de jeunes où tout les agresse. De les « prolonger ». Cela, c'est l'équivalent de la méthode Braille pour les aveugles. Ça permet de survivre vaguement. Ça ne rend pas les yeux.

Il ne s'agit pas de prolonger l'horreur, de la farder. Il s'agit de la supprimer. À bas la mort !

Il est louable de soulager les détresses. Il est louable d'aider les malades de vieillesse à moins souffrir. Il est louable de donner des prothèses aux victimes des séquelles de la polio. Cela ne doit pas nous cacher l'essentiel, qui est de chercher à éliminer la polio. Et la vieillesse.

Ayons le courage de regarder les choses en face. On se fout de nous avec ces images d'Épinal de la vieillesse calme et sereine, l'arrivée au port, tout le répertoire. Non. Les bons vieux, ça n'existe pas. La vieillesse heureuse, telle qu'on se la rêve, dans la jolie maison fleurie, c'est une illusion d'homme encore jeune, une illusion entretenue, un tranquillisant, une bonne conscience, un opium. La vieillesse entourée de fleurs, c'est la décrépitude décorée. Leur sérénité, c'est les sens émoussés, le cerveau paresseux, le gâtisme tout doucement qui s'installe. La vieillesse heureuse, c'est « Les Vieux », de Jacques Brel. (Je pense que c'est bien ce titre-là.) Tout homme

de bon sens devrait être bouleversé d'horreur, et en permanence, devant le sort qui l'attend s'il a la « chance » de vivre assez longtemps.

Mourir de sa « belle mort ». Il n'y a pas de belle mort. La mort par vieillesse est la plus hideuse de toutes.

*

Vous savez, je gueule, je gueule... je ne crois guère au miracle. La chose sera pour dans le siècle qui vient. Sûr. Rageant, non ? Et pas moyen d'avancer la pendule.

Les hommes s'intéressent aux sujets qu'il faut au moment qu'il faut. Au pas de l'oie. Pensez à l'astronautique. Avant l'heure, c'est pas l'heure. Pourtant si on s'y mettait...

Eh, bon. On crèvera. Comme les autres, ceux d'avant nous. Pas comme les autres, ceux d'après. Pas de pot, on est juste sur la charnière, mais du mauvais côté. On crèvera. Mais pas de bon cœur, merde. Comptez pas sur moi pour faire un bon petit vieux bien souriant convenable. Je crèverai, mais révolté. Bon dieu, ce que je vous haïrai, vous, les jeunots de ce temps-là ! Les crocs-enjambe que je vous ferai avec ma canne ! Je serai peut-être un vieillard, mais je vous jure que ce sera malgré moi. Et que ça se saura !

*

Tenez, au moment où j'écris, ma mère est dans la pièce à côté. Elle gueule à fendre l'âme. Elle est tombée, il y a trois jours, en faisant son ménage. Hémiplégie. Vous savez ce que c'est ? La moitié du corps paralysé. La voilà couchée, impotente, faut la nourrir à la becquée, comme un bébé, la porter sur le seau, dix fois par nuit, la laver, tout le bazar. Quatre-vingts ans. Ben, oui. Avec ça, percluse de rhumatismes qui la font hurler de douleur presque sans répit. Que voulez-vous, c'est l'âge, diront les mecs bien dans leur peau, bien dans la vie. On peut pas être et avoir été. Ducon ! Au moment où tu n'es plus qu'une loque hurlante, tu n'as jamais été. Jamais été jeune, jamais aimé, jamais couru dans les prés fleuris, jamais existé. Tu es ce que tu es. Au présent. Ce que tu as été, tu ne l'as jamais été. Souvenirs, fumées, rien. Au moment où tu souffres, tu n'es que souffrance.

*

Il faut guérir de la mort. On le peut. Rien de ce qui est raisonnablement concevable n'est impossible. Faut s'y mettre. À fond.

Faites-moi pas rigoler avec la pollution, la politique et le reste. Venez voir ma petite vieille gueuler dans son lit. Et si vous en concluez, bonnes âmes, qu'il faut adoucir le sort des vieillards, barrez-vous de là ou je vous fous mon pied dans la gueule.

7 D'accidents lésant la « mémoire » où est inscrit le « programme » qui maintient l'intégrité du corps, de chaque cellule du corps, les rapports des cellules entre elles, des tissus entre eux, des organes entre eux, répare les dégâts dus aux agressions diverses et reconstitue les tissus lésés (pas tous. Chez les mammifères, du moins), par activation de la multiplication cellulaire, absolument tels qu'il est prévu qu'ils doivent être dans les données de cette « mémoire » biologique. Cette mémoire infallible, c'est l'arrangement dans un certain ordre significatif des molécules des nucléotides (adénine, guanine, thymine, cytosine) se succédant trois par trois le long du filament d'ADN enroulé dans le noyau de toute cellule vivante. La vie, c'est l'ADN. L'espèce, c'est l'ADN. L'individu, c'est l'ADN. Le corps, son allure, son psychisme : modalités de hasard, conséquences de tel ou tel arrangement fortuit (mais viable) entre séquences des molécules constitutives de la supermolécule d'ADN. Un accident bousculant cet édifice peut causer des perturbations graves à la cellule concernée. La plupart du temps, cet accident perturbe le métabolisme de la cellule, qui meurt et est évacuée. Il arrive aussi que la cellule n'en meure pas, mais ne soit plus apte à assurer correctement sa fonction dans l'organisme. Par exemple, s'il s'agit d'une cellule productrice de globules rouges, il peut se faire qu'elle produise des globules incapables de fixer l'oxygène. La perturbation (mutation), désormais inscrite dans le code de l'ADN de la cellule, sera transmise, après chaque division, aux cellules-filles de cette cellule, puis à leur propre lignée, multipliant ainsi les globules rouges inaptes. Si la mutation porte sur les mécanismes limitant la fréquence de division de la cellule, celle-ci se multipliera sans frein, et voilà le début d'un cancer.

8 Deux hommes du même âge ont deux choses en commun : ils appartiennent tous deux à l'espèce homo (sapiens), et ont été en vie pendant exactement la même durée. Le temps d'« exposition » à la cause du vieillissement, quelle qu'elle puisse être, donne le même résultat dans une même espèce. Les différences de rapidité du vieillissement suivant les espèces sont (peut-être !) dues à un noyau cellulaire mieux protégé (quelle que puisse être la nature de l'agression et, donc, de la protection). Peut-être aussi des organismes moins différenciés (plus « frustrés », si vous tenez à hiérarchiser) supportent-ils mieux des bousculades dans les séquences de leurs nucléotides. (Tu coupes une patte à un lézard, ou à un crabe, elle repousse. À un ver, tu peux même couper la tête, elle repousse.) Il serait bon de se poser la question de la longévité des végétaux, en particulier celle des arbres, qui paraît très fluctuante, en tout

9 Un tuberculeux n'est pas un « anormal » pour le bacille de Koch. Il est une réserve naturelle de nourriture tout ce qu'il y a de normale. Qui est le plus « normal » : le tuberculeux ou le bacille de Koch ? La norme, c'est ce qui m'arrange, eh oui.

Une idée émise, discutée, admise, on la pose là et on essaie d'aller plus loin. On va se la contempler, assis en rond, tout épatés tout fiers d'avoir pondu ça, se pousser des petits cris oh comme elle est belle, et chatoyante, et qu'est-ce qu'elle fait bien sur la cheminée du salon... Vous, ce que vous voulez, c'est que je vous raconte la belle histoire, encore et encore, comment que ça sera quand on mourra plus, et comme quoi tout bien pesé c'est bien plus avantageux de pas mourir quoique à la réflexion ça posera certains problèmes, et qu'est-ce que c'est important, vraiment, ce truc-là, y a rien au-dessus, raconte, grand-père, raconte. Et vous rêvez, le pouce dans la bouche, et vous voilà bien contents bien sages jusqu'à la prochaine fois. Ça va comme ça.

Voyez-vous, quand on a compris que la vie ne vaut rien si elle est limitée dans le temps et si le quart de cette vie n'est qu'une décrépitude galopante, quand on a compris ça et qu'on s'est dit ensuite qu'on est à une époque où, pour la première fois depuis les milliards d'années que la vie est apparue sur cette boule, elle peut, la vie, envisager la possibilité d'agir, fût-ce empiriquement, fût-ce en bricolant grossier, sur elle-même, et qu'elle ne le fait pas, et qu'elle le fera demain mais merde ça sera trop tard pour la conscience qui a conscience de ça en ce moment même et qui vous cause, alors on est un peu sonné. D'où marasme léger. Ça passera. C'est déjà passé. Vous me direz : agis, Ducon. Fais quelque chose. N'importe quoi. J'ai fait : je vous ai expliqué tout ça. Je vous l'ai gueulé, même. J'ai dit : Ohé, les biologistes ! Les biologistes ont fait : Peuh ! Faudrait des biologistes jeunes, des biologistes pas encore biologistes, des qui se feraient biologistes justement rien que pour se concentrer là-dessus et y mettre le paquet. C'est ça que j'aurais dû faire, au temps de ma jeunesse calleuse : biologiste. Mais – las ! – je roulais des brouettes de briques, et j'étais bien con, et tant pis pour ma gueule, je serai pas de la première promotion d'immortels. Vous, vous avez encore votre chance. Lâchez tout, quoi que vous fassiez, et foncez sur la biologie. Vous serez coincé par le système, les mandarins, les concours, la carrière, la peur du ridicule ? Démerdez-vous. Commencez par leur pomper leur savoir, étudiez, bien bien, et puis faites

bande à part. Convainquez des potes biologistes comme vous, trouvez du fric, il en faut, des masses, persuadez quelques magnats à cigare que ne pas crever, ou tout au moins ne crever que par accident, en pleine perpétuelle jeunesse, et à une date aussi reculée que le hasard le permettra, que ça n'est pas plus con d'investir son pognon là-dedans que dans des mickeys en plastique ou dans des chasseurs bombardiers. Je vous dis ça, vous en ferez ce que vous voudrez, moi je m'en fous. Égoïste ! Pardi. Comme si on avait le choix...

Cogito ergo et la suite. Je pense, donc je suis, pour ceux qui ont appris le latin derrière une brouette de briques. Ça veut dire : il n'y a qu'une chose dont on puisse être sûr, c'est que le ON qui pense en ce moment et se pose des questions existe. Puisqu'il, précisément, pense. Premier point. Certitude. C'est bon, ça. C'est du solide. Ça commence bien. Très très bien. On continue. Second point. Il n'y a pas de second point. Merde. Plus loin, c'est les sables mouvants. Essayons. Je pense, et je parle. Non. J'ai conscience que quelqu'un, que j'appelle « je », parle. Rien ne me prouve que c'est vrai que ce « je » parle, ni même qu'il existe. Hors de la conscience d'être, rien de sûr. Merde, merde. Tout l'extérieur, toi, lui, la forêt, le ciel, la table, mon propre corps, tout ça ne m'est connu que par l'intermédiaire de mes sens. Oui, même mon propre corps. Tout ça est un décor, qui existe ou n'existe pas « objectivement », ça n'a aucune importance. Il n'existe qu'autant que ma conscience existe pour en avoir conscience. Rien ne peut me prouver son existence ailleurs que dans ma conscience, autrement que comme modalité de ma conscience, de moi, que comme attribut de moi. Moi cessant d'exister, l'univers cesse d'exister. Mais, Ducon, c'est pareil pour tout le monde. Peux pas le savoir, puisque je n'ai aucun moyen de vérifier l'existence réelle des autres, et que de toute façon, réelle ou pas, cette existence n'EST pas s'il n'y a pas ma conscience pour la constater. Alors ? Alors, quand « je » disparaîtrai, tout disparaîtra. Pour toi, Ducon. Pour toi seulement. Nous, on vivra, et ça, on le sait bien, nous autres, vu que des consciences qui ont disparu, comme tu dis, il y en a eu quelques milliers de milliards, depuis que le monde est monde, et que ça n'a pas empêché la Terre de tourner, ni les autres consciences de manger, de boire et de faire des petits. Et même de se payer le luxe de se poser des questions à la con, et la preuve.

Je vais vous dire. Une conscience (je devrais dire « ma » conscience, mais, puisque je vous écris, ou plutôt puisque j'ai conscience de vous écrire, il faut bien que je le fasse, le pas en avant dans les sables mouvants, et que, donc, je suppose que vous existiez. Ça s'appelle un postulat, je crois. Mais, encore une fois, rien ne le prouve. Oh, dis, Ducon, t'as pas fini de réinventer la philosophie ? Et pas la plus moderne, tu sais !), une, donc, conscience, c'est un accident incroyable. Je n'existais pas, j'existe. Mais, à peine existant, j'apprends que je suis voué de nouveau à l'inexistence. Bien sûr, je ne le SENS pas, je ne le sais que par information extérieure à ma conscience. J'existe, j'ai toujours existé, j'existerai toujours. Voilà ce que je sens. Même pas. Le passé, le futur, je ne le sens pas. Je n'en ai pas vraiment conscience. Je les imagine, j'ai des informations. Ces informations me disent que je n'existerai plus, que cette conscience qui fonctionne et que je suis, que je suis au moment où elle fonctionne et parce qu'elle fonctionne, cessera de fonctionner, et moi d'être. Ça me gâche tout. Et si vous croyez me consoler en me disant que je revivrai « ailleurs », ou que je me continuerai dans mes enfants, ou dans le souvenir que je laisserai dans la mémoire de ceux qui, etc., laissez-moi vous répondre que tout ça c'est du trompe-faim, du consolationnisme, et que, pour qu'un consolationnisme fonctionne, la condition essentielle et primordiale est que l'intéressé ne sache pas que c'est du consolationnisme. C'est aussi le propre de la foi, de toutes les mythologies, et même de toutes les activités humaines : masquer l'essentiel derrière les essentiels-bidons. Tout n'est que passe-temps, trompe-faim, cache-mort. Tout ce qui n'est pas éviter de mourir, c'est-à-dire de vieillir. De vieillir biologiquement. Suffit pas de se garder vert et pimpant, bon pied bon œil, jeune de cœur, toute cette littérature... Tout le reste, pfui... Ça ne fonctionne qu'à condition de se crever les yeux. Tout, donc : la révolution, la pollution, l'arrivisme, la foi, la contre-révolution... Ce ne sont que jeux passionnants, adaptés au tempérament de chacun et aux conditions de milieu, mais rien de plus. Comme le tiercé, la concurrence capitaliste, la guerre, la résistance. Il n'y a qu'un impératif : éviter la souffrance. La sienne. Ceux – comme moi – qui ont horreur de faire souffrir et ne peuvent supporter que d'autres souffrent, c'est simplement que l'introduction de la notion « souffrance d'autrui » dans leur conscience y provoque une souffrance intolérable.

Tiens, un conseil. Savoir ce qui convient à ton type de conscience. Le faire, sans te laisser bourrer le mou, ni par les autres ni par toi-même. Savoir en tout cas que tout ça n'a pas d'importance. Tu tues le temps. Si ça te suffit pas, si t'as compris quel seul jeu vaut la seule chandelle, vas-y. Tu sais quelle est la seule voie. Compte pas sur moi. J'ai loupé le coche. Compris trop tard. Et si tu réussis, tâche que je le sache pas. Ça me ferait trop chier que ÇA marche et que ça ne soit pas pour moi.

OceanofPDF.com

Ça devait arriver. Je l'ai bien cherché. J'ai blasphémé. J'ai renié. J'ai conchié. Vous n'alliez pas laisser passer ça. Et en effet ! En pleine gueule, vous me l'avez renvoyé. Par retour du courrier. « Tout n'est, osai-je écrire, que trompe-faim, passe-temps, cache-mort. Tout ce qui n'est pas éviter de mourir, c'est-à-dire de vieillir. De vieillir biologiquement. Tout le reste, pfui... Ça ne fonctionne qu'à la condition de s'être d'abord crevé les yeux. Tout, donc : la révolution, la pollution, l'arrivisme, la foi... » J'ai osé. La révolution, tu te rends compte ? La pollution ! Sacrilège des sacrilèges. Là, non, tu vas trop loin. Je refuse d'en lire davantage. Il y a quand même des choses essentielles, merde. Des Choses Essentielles. Non. Il y en a une. Il n'y en a qu'une. Celle que je vous ai dite. Stop-crève, oui. Mais non, ballots, pas parce que la trouille me fait m'hypnotiser là-dessus. La trouille de la mort, je l'ai, bien sûr. Raisonnablement. Comme toi, comme l'autre. Peut-être même un peu moins que toi, si ça se trouve. Et même si je l'avais, verdâtre, panique, la trouille, même si, eh bien, d'abord y aurait pas de honte – la honte, connais pas –, ensuite ça m'empêcherait pas, à mes moments lucides – on en a toujours, ici ou là –, d'examiner l'objet sous la froide petite lumière de l'objectivité – eh oui, la v'là – d'examiner, donc, l'objet, trouille comprise. Et d'arriver à la même conclusion. Parce que cette conclusion, c'est la seule conclusion 1) logique, et 2) qui tienne compte d'absolument toutes les données du problème. On va pas y revenir.

*

Autre chose. J'ai dit : « Convincez des magnats à cigare. Faut du fric, beaucoup de fric. » On n'est pas près de me le pardonner... Alors, tu préfères les magnats ? Et à cigare, encore ? La petite démerde individuelle dans la grande merde, quoi ? Et pourquoi pas la démerde tous ensemble, par la révolution ?

Je vais vous dire. La révolution, elle se fout de ce genre de problèmes. Elle ne s'est même jamais posé la question. Et viendrait-elle à en entendre parler, elle se fendrait bien la pêche, la révolution. Petits soucis morbides de

petit bourgeois obsédé par l'odeur de la merde sans se rendre compte que c'est parce qu'il a le nez plongé dans son propre trou du cul. Voilà comment qu'elle cause, la révolution. La révolution pense collectif. Les individus ne l'intéressent pas. Les individus passent, la collectivité reste. La révolution sculpte dans l'histoire, en pleine pâte. La révolution est le fait d'hommes dits « d'action », à l'activité débordante, à l'imagination restreinte circonscrivant bien l'objectif, à la ténacité de bouledogue. La révolution est leur essentiel-bidon à eux. Ils veulent croire, ils croient, que, le lendemain du grand soir, tout ira au poil, l'homme sera devenu un ange, les problèmes se seront résolus d'eux-mêmes, les méchants seront ou tués ou bons. Et quand, au petit matin, ils se retrouvent coincés quelque part dans la hiérarchie d'un État flic et ultra-flic, ils se disent que ben oui, quoi, pas de pot, il reste des bavures, des bourgeois-morpions cramponnés dans les coins noirs, sans compter l'ennemi de l'extérieur qu'on a oublié d'y penser avant, et alors on peut pas comme ça du jour au lendemain démobiliser les camarades miliciens, ni cisailler les camarades barbelés, ni foutre au feu la camarade guillotine. Faut rester vigilants, et croire de toutes ses forces au camarade Chef qui sait ce qu'il faut faire pour déjouer ces fumiers de contre-révolutionnaires, et se battre, et en baver, et se mettre la ceinture, et craindre le flic, et être flic, et défiler bien sages bien enthousiastes sur la place Rouge, ou sur la place de l'Orient Radieux, ou sur la place de la Peau des Magnanimes Couilles du Camarade Chef Président Glorieux Guide Indispensable, et c'est pas demain qu'on pourra gambader dans les pâquerettes youkaïdi youkaïda, mais c'est pour après-demain, en tout cas pour dans pas longtemps, ça approche, camarade, ça approche. Et ils crèvent, et le camarade Chef crève, et d'autres prennent la relève, et crèvent, et ça continue, et tous ont été blousés par l'essentiel-bidon, mais ne l'ont pas su, et donc ont vécu, c'est-à-dire ont tué le temps, et c'est le principal. À condition de ne pas savoir que l'essentiel-bidon n'est qu'un essentiel, justement, bidon. Une des propriétés fondamentales des essentiels-bidons, c'est d'être interchangeables. Les corniauds qui se laissent bouffer aux lions pour ne pas se prosterner devant la statue de César étaient tout aussi persuadés de l'essentialité de leur essentiel que les grosses brutes partant pour la Croisade, ou que les sans-culotte mourant pour la – qu'ils croyaient – liberté, ou que les gars du palais d'Hiver, ou que les marins de Kronstadt, ou que les petits Hitlerjugend de quatorze ans qui

attendaient les chars russes, chacun dans son petit trou creusé avec sa petite pelle, pâles et tremblants mais résolus, bons petits boy-scouts, ça, madame, sûrs qu'ils allaient sauver la Hallemagne héternelle, et qui sont devenus des petites flaques de jus malpropre avant même d'avoir eu le temps d'appuyer sur le truc du machin, et bien fait pour leur gueule, quand on est con on est con, j'espère seulement que leur petit essentiel-bidon a fonctionné jusqu'au bout à la satisfaction générale et leur a tenu lieu de maman, j'ai bon cœur, au fond. Mais tu ne crois donc en rien, salaud ? En rien, c'est bien ça, m'sieur. Vous avez tout compris. Ne pas croire. Jamais. Croire, c'est abdiquer. Croire, c'est figer le réel tel qu'on voudrait qu'il soit, c'est conduire en fermant les yeux, c'est tendre son cul, résigné au viol. Oui. Ça devient lyrique, ton histoire.

*

La pollution. Problème plus immédiat que le précédent, si toutefois il y a des degrés dans ce genre de choses. Plus immédiat en importance, je veux dire. Chronologiquement, je sais pas. Vous comprenez, voilà la chose : pourra-t-on agir sur la pollution croissante, c'est-à-dire en fin de compte sur le délire de production irresponsable qui va galopant et galopant, sans passer par la prise en main des leviers de commande, c'est-à-dire par la révolution ? Oui, mais aura-t-on le temps de faire la révolution avant qu'il soit « écologiquement » trop tard ? Et la révolution, ça se fait pas tout seul. Faut être beaucoup, et tirer bien ensemble. La pollution n'est pas le souci numéro un des révolutionnaires, vous savez. Obsédés par le politique et le social. Ta pollution, dans le tourbillon des bagarres, contre-bagarres, épurations et remous divers, elle passera à l'as. T'auras juste apporté ton petit coup de main à la Cause, celle qui aura triomphé. Si elle triomphe. Et, une fois fait, plus moyen d'ouvrir sa gueule, sauf pour chanter les louanges des temps nouveaux, puisque, la révolution ayant gagné, tout va bien.

Ceci, vous l'aurez remarqué, répond également au gars de tout à l'heure qui me reprochait de ne pas opter pour la conquête de l'immortalité par la voie fraîche et joyeuse de la révolution. Faudrait avant tout convaincre les masses, ou plutôt les tribuns des masses, et rien que ça, déjà, vous voyez le travail ! Je ne me vois pas essayant d'expliquer à Séguy, ou à Marchais, ou

à Krivine, ou à Geismar, que l'essentiel numéro un est de vaincre la mort. Si qu'ils se marreraient, les farouches !

Alors, Fournier est un con¹⁰ ? J'ai pas dit ça. Disons qu'il se fourvoie dans le partiel. S'est mis à militer. Depuis, piétine. Agit. L'action, c'est les œillères. Se fixer un but, bien circonscrit, et n'en plus démordre. Pas jouer les touche-à-tout. Seulement, à ne voir qu'un aspect des choses, on ne voit rien. Universaliser, bon dieu de merde ! On n'universalisera jamais assez !

Dilemme. D'une part : à quoi bon conquérir l'immortalité et la jeunesse perpétuelle si, en même temps, on t'empoisonne et si la mort par intoxication devient fatale et remplace la mort par vieillesse ? Et si, du même coup, la Terre devient laide et chiante ?

D'autre part, et réciproquement : à quoi bon s'emmerder à rendre moins laide une existence vouée de toute façon à la décrépitude et à la mort ?

Ma réponse : d'abord l'immortalité. Le reste, on le colmate tant bien que mal en attendant. Parce que la brièveté de la vie est le problème qui conditionne tous les autres. Là, attention, il faut de l'imagination. Concentrez-vous bien bien, vous verrez ce que je vois. La vie d'un adulte n'étant plus une fatale progression vers l'asticot en passant par le sucage des fraises, le terme de cette vie étant imprévisible et reculé dans les profondeurs de l'avenir aussi loin que le permettront le hasard et les petits cochons, tout prend une autre, comme on dit à la télé, dimension. Tout prend sa vraie dimension. Tout, du coup, vaut la peine. Il y en aura bien un ou deux d'entre vous qui comprendront ça. J'aurai pas perdu mon temps.

Mais, me dit Fournier, même si la tâche anti-pollutive est gigantesque et de longue haleine, même si on n'en, comme disait Louise Michel, savoure pas les fruits, nos enfants en profiteront. Les générations futures nous devront leurs bonnes joues rouges sur fond de verdure émaillée de pâquerettes. Les générations futures ! Nos enfants ! Essentiels-bidons. Cinéma intime. Cache-mort. Me fous des générations futures et je vous dis pourquoi, et je vous l'ai d'ailleurs déjà dit : le futur n'existe pas. Puisque je ne serai pas là pour me le faire exister. (Voir plus haut démonstration complète. Une démonstration comme ça, c'est tellement beau, ça se fait qu'une fois dans la vie.) Je suis la caméra et le spectateur. Moi plus là, plus de spectacle. Pas seulement : plus de monde. Je cesse d'exister, le monde cesse d'exister. Et essayez donc de me prouver le contraire. Attention, je dis prouver. Même Descartes s'y est cassé le pif. Quand il s'est rendu compte

de la portée de ce qu'il avait osé entrevoir, la trouille l'a pris, il a couru en hurlant se cacher sous les jupes de son confesseur.

10 Fournier (Pierre). Copain à moi. Un des fleurons de *Charlie hebdo*. Fondateur de *La Gueule ouverte*. Pionnier de l'écologie. Mort en 1973, à trente-cinq ans.

OceanofPDF.com

Et « Stop-Crève » ? me demandez-vous. De temps en temps. De loin en loin. Un peu plus souvent, depuis quelque temps. C'est que la mort est à la mode, alors ça vous remet ça en tête. Ça me fait plaisir d'un côté, ça prouve qu'il y a parmi vous des fidèles, des vieux de la vieille. D'un autre côté, du côté du gros bout, ça me navre. C'est bien pourquoi j'avais arrêté. C'est pas que vous n'aimiez pas. Ça vous intéressait, ça oui, mais comme ça. Vous aimez bien qu'on en cause, que je vous amuse. Un sujet passionnant. Qui fait rêver. On y croit l'espace d'un instant, comme aux contes de fées. Bref, vous n'avez rien vu. Bouseux.

Et moi, pas assez acharné. J'ai baissé les bras. Pourtant, j'y crois, dur comme fer. Pardon pour le mot malheureux. Je veux dire : j'en suis rationnellement convaincu. Qu'il est possible de ne pas vieillir, donc de ne pas mourir, tout au moins d'usure, de décrépitude. Que cela sera un jour. Bientôt. Trop tard pour toi, pour moi, si on laisse les choses suivre leur train-train... Alors ? De toute façon, on n'a pas le choix, et ça, vous ne l'avez pas compris, ou pas assez, ou pas durablement. C'est ma faute. J'aurais dû remettre ça, répéter, répéter sans relâche, rabâcher, tant pis, vous écœurer, mais c'est qu'alors vous étiez des cons et qu'en avais-je à foutre, enfoncer le clou, encore et encore. Il y aurait fallu un Fournier. (Vous vous rappelez qui c'est ?) Je n'ai pas sa ténacité de bouledogue accroché à un fond de pantalon. Horreur de rabâcher. Supporte pas de m'emmerder. Tant pis. Tant pis pour vous, tant pis pour moi. Enfin, bon, vous voyez, de temps en temps, j'ai un hoquet, un rot de mauvaise conscience. Ce papier en est un.

On n'a pas le choix. On n'a pas choisi de naître, pourtant on est là. On n'a pas choisi d'avoir conscience d'être, pourtant on l'a. On n'a pas choisi d'être voué à la vieillesse, à la pourriture vivante et à la mort au bout, pourtant on l'est. On n'a pas choisi de savoir tout ça, pourtant on le sait. Et, le sachant, rien ne peut être comme si on ne le savait pas. On n'a pas le choix : l'unique tâche non ridicule qui s'offre à l'activité de l'homme, seul être vivant à avoir atteint ce seuil de conscience autoréflexive, est de refuser la mort. La seule façon non névrotique de cohabiter avec l'idée de sa propre

mort est d'envisager la possibilité de la supprimer, et d'y œuvrer. De la supprimer physiquement.

*

En bref : la mort est une maladie. Une anomalie. (Oui, je sais, rien n'est anormal, rien n'est normal, tout est. Puisque c'est. Il n'y a pas quelque part une norme « décidée » par une autorité supérieure, quelle qu'elle soit, la baptisât-on « lois de la nature ». Il n'y a pas de lois de la nature, il n'y a qu'une façon d'être, qui ne pouvait pas être autre, puisqu'elle est. Tout le reste est métaphysique. Prendre les choses comme elles sont, faire avec ce qu'on a, sans se préoccuper de savoir si c'est « normal », « naturel », ou conforme à je ne sais quel plan préalable, majestueux et transcendant. Comprendre le comment, laisser tomber le pourquoi. Il n'y a pas de pourquoi. L'avenir se crée au fur et à mesure, il n'y a pas de direction préconçue. Tout est « naturel », puisque la nature, c'est ce qui est. Tu la fermes, cette parenthèse ?)

La mort, pour autant qu'on sache, a toujours accompagné la vie. Ce n'est pas une raison pour que ça continue. Et justement, nous sommes parvenus au moment où, pour la première fois, on peut envisager de pouvoir un jour prendre les choses en main. Nous sommes à la, comme on dit chez les bons auteurs, croisée des chemins. Question de décennies. La connaissance de la cellule vivante a formidablement progressé depuis une trentaine d'années. Pourtant, la biologie est une science pauvre, peu caressée par les pouvoirs. Les sciences physiques, grâce à leurs fructueuses applications industrielles et militaires, sont, elles, choyées. Et puis, elles sont infiniment plus simples. Elles ont donc pris une avance énorme sur les sciences du vivant. N'empêche. Si l'on décidait de mettre le paquet sur un projet « Stop-Crève » comme on l'a mis sur la première bombe atomique ou sur la conquête de l'espace, on obtiendrait, ici comme là, des résultats spectaculaires. Décréter la biologie cellulaire et, en particulier, l'étude du vieillissement, sciences prioritaires. Organiser une coopération mondiale. Se répartir les tâches. Construire des labos, former des chercheurs. Confronter les résultats. On l'a bien fait, à l'échelon national, pour fabriquer une bombe...

*

La mort n'est pas la fin « logique », la conséquence « fatale », « normale », de la vie. La vie est programmée (s'est programmée) pour exclure la mort. Si la mort survient cependant, c'est par suite d'erreurs de programmation, ou d'incidents de parcours. (C'est la même chose, un peu plus tôt, un peu plus tard.) La vieillesse et la mort par vieillesse sont des accidents, des anomalies, si l'on pose que la norme, c'est la vie. Nous posons comme norme, comme système de référence, ce qui nous fait plaisir. La norme est donc, de notre point de vue intéressé, la vie, notre vie à chacun de nous tout seul, dans la perfection de son fonctionnement, c'est-à-dire la jeunesse, et dans la plénitude de nos facultés, c'est-à-dire l'âge d'un adulte jeune et en pleine santé. La vie n'est qu'un avatar de la matière, un accident de hasard. La mort en est un autre. Prenons le bon, laissons l'autre. La tuberculose aussi est, comme tout, un accident de hasard, une chose « naturelle ». Le diabète aussi. N'empêche qu'on a baisé la tuberculose, qu'on tient le diabète en respect, sans nous soucier s'il est « naturel » que les bacilles de Koch soient assassinés dans la fleur de l'âge ou que le pancréas défaillant soit remplacé par la seringue à insuline.

Enfonçons le clou : on n'a pas le choix. Baiser la mort est le seul but logique de la vie. Le seul but non stupide, non illusoire. Ne pas mourir. Voilà le grand jeu qui nous est proposé. Tous les autres buts, même ceux que nous croyons les plus « sacrés », ne sont que leurres, trompe-faim, cache-angoisse, tue-le-temps, dérision. Toute vie qui sait qu'elle doit mourir n'a qu'un objectif possible : ne pas mourir. Au moins, essayer. (Sauf souffrance insupportable et irrémédiable, mais ceci est une autre paire de manches.)

*

On nous a, tout au long de l'histoire, proposé des buts suprêmes, des justifications flatteuses à l'« aventure humaine ». Car nous avons besoin d'un but. L'homme ne veut pas être né pour simplement vivre et mourir. Il se cherche des missions, des raisons d'être. Il veut être né pour quelque chose. Quelque chose qui, si possible, « le dépasse ». L'homme est volontiers mégalomane. Venir au monde, bouffer, chier sa merde, semer sa

graine, repartir, ça ne le satisfait pas. D'où les divagations des religions, des philosophies et des idéologies de masse, ces religions sans dieux : « salut » dans l'au-delà des religions à survie, idéaux moraux, « marche en avant » de l'humanité, sacrifice à la patrie, à la cause, aspiration vers un amour (sexuel) surhumain, etc. Verbiage. Excitation lyrique. Consolationnisme. Carotte à l'âne. Le salut ne saurait être qu'individuel et matériel. Par individuel, je veux dire que le bonheur, la paix intime, ne se partage pas. On peut s'unir pour le conquérir, on le déguste seul. Même si la présence des autres, et des autres également heureux, y concourt. La sensation, objectif final, est personnelle, strictement.

*

On est seul dans sa peau. Que dis-je ? Ta peau même t'est étrangère. Tes doigts, les images dans tes yeux, la faim dans ton estomac : messages, et finalement sensations dans ton moi. Illusions, pourquoi pas ? L'extérieur commence dès que tu essaies d'ajouter un mot, une virgule, à cette phrase : « Je pense, donc je suis. » Seule affirmation qui n'a pas à être prouvée. Pis : seule qui puisse être, raisonnablement, formulée. Rien au-delà. Je pense, donc je suis. Traduction : j'ai conscience d'être, donc j'existe, avoir conscience d'exister c'est exister, c'est tout ce dont je puis être certain, et seulement au moment où j'en ai conscience, c'est-à-dire où je me pose la question. Si tu essaies d'y ajouter la moindre chose, tu es obligé de supposer que cette chose est, objectivement, existante, et de faire comme si. Tu n'as rien, absolument rien, pour te le prouver, puisque tout est, en fin de compte, sensation et prise de conscience de cette sensation. Il est impossible qu'il puisse un jour y avoir une preuve objective de l'existence d'autre chose que ta propre conscience d'exister.

Mais où m'envolè-je ? La mort est à la mode. Ça passera. Toute mode passe. Pour l'instant, elle envahit les devantures des librairies, elle passe même son nez camus entre deux hymnes à une lessive à la radio, à la télé. Mais ce sont toujours les sempiternels déconnages « culturels » résignés, lyriques, insolites, érudits, poétiques... Les mêmes rodomontades... « Les rites mortuaires des tribus du Sud-Yombibi au deuxième millénaire », « La mort dans le folklore bas-breton », « Les humoristes devant la mort », « La mort en tant que facteur socio-économique dans la prise de conscience de la

crise du capitalisme dans les classes petites-bourgeoises », « La vie commence à la mort, Dieu me l'a dit »... Merde. Il n'y a qu'une façon d'aborder la mort, c'est de la tuer.

OceanofPDF.com

C'EST PAS FINI !

OceanofPDF.com

L'année de la mort

Il y a eu l'année de la Femme. On dirait bien que cette année, 1977, restera dans l'histoire comme l'année de la Mort. On le proclame moins haut, ça serait pas convenable. On a démarré un peu tard, juste avant la Toussaint, en fait, mais, d'un seul coup, on met le paquet. Elkabbach à la télé, Viansson-Ponté et Schwarzenberg chez le libraire, six pages dans le *Nouvel Obs*, encore n'ai-je pas tout vu, je suis le dilettante pas sérieuxétalon. En tout cas, pour que, moi, ducon la lune, j'en aie vu tant, faut-y qu'y en ait !

Elkabbach, Viansson-Ponté, Schwarzenberg et les autres ont-ils été soudoyés par la Chambre syndicale unifiée des horticulteurs en chrysanthèmes et enfileurs de perles de verre pour couronnes mortuaires ? Je n'irai pas jusqu'à l'insinuer, encore que, de nos jours... Bon. La mort est à la mode, la mort fait un tabac au hit-parade, si tu veux être « in », cause de la mort.

Ce qu'on en dit, ce qu'on va en dire, tu peux te l'imaginer d'avance, te le réciter par cœur. « Faut-il annoncer aux enfants les morts de la famille ? », « Faut-il dire la vérité aux cancéreux ? », « Faut-il euthanasier les mortsvivants ? », « Les Français pensent-ils à la mort ? Vont-ils au cimetière ? Croient-ils à quelque chose après la mort ? » (Questions effectivement posées par un sondage du *Nouvel Obs*.) On va vous parler de la grande tristesse de mourir, au jour d'aujourd'hui où l'homme vieux s'éteint sur un lit d'hôpital hérissé de mécaniques et de tuyauteries, loin des siens, coupé de ses racines... On va vous faire regretter les bonnes petites morts d'antan, la grosse couette rouge, la tisane sur la table de nuit, le crucifix au mur avec le rameau de buis bénit, la paille sur la chaussée pour que le bruit des sabots des chevaux ne vous gâche pas votre harmonieuse agonie... Il faut, qu'on va vous le dire, humaniser la mort. Ah, mais !... On va vous en dire, des choses belles et grandes, sur la façon de concevoir et d'accepter la mort, de vénérer les chers disparus, chez les Égyptiens antiques, chez les Zoulous, chez les Chinois, chez les Bretons à chapeaux ronds... À voix de circonstance. Voilée. Audacieuse (humaniser la mort,

peste !) mais voilée, pour la décence et l'ambiance. Il ne faut pas rebuter. Sur l'autre chaîne, il y a Annie Cordy.

On va vous en dire, des conneries.

La seule chose qu'on ne vous dira pas :

Et si on supprimait la mort ?

Mais ce serait parler pour ne rien dire ! Faire lever de faux, de dangereux espoirs dans l'âme crédule, ignare et exigeante des gens !

Peut-être bien, oui. C'est ça le risque, avec les gens. Mais alors, pourquoi parler de la mort, si pas comme ça ? Autant fermer sa gueule. La mort, il n'y a qu'une façon, une seule, d'en parler.

Cette façon, la voici : « La mort, vous aimez ça ? »

Deux réponses possibles : « Oui » ou « Non ». Si « oui », bon, tout est au poil, rien à changer, le seul problème est de s'assurer qu'on vous glissera un coussin sous la tête pour rendre confortable l'instant, comme dit Eugène Sue, suprême. Si « non », ah ah. Si « non », tu as gagné un tour gratuit, passons à la question suivante : « Peut-on envisager d'agir sur la fatalité de la mort ? » De nouveau, deux possibilités de réponse : « Oui » ou « Non ». Si « non », retournez à la case précédente, celle du coussin, oui, c'est ça, vous ferez un peu la gueule, mais bon, vous n'êtes pas le premier, ça se tassera, et de toute façon, plaise plaise pas, c'est le même prix. Si « oui », courez vous acheter *Stop-Crève*, chez Jean-Jacques Pauvert, ça doit aller chercher dans les vingt balles, au prix où est le beurre, vous allez avoir un choc, moi je vous le dis, et c'est pas parce que je suis l'auteur, enfin, pas seulement.

« Mes petites marottes, mes petites merdes, genre *Stop-Crève* », m'écrit – avec quel tonnage de mépris ! – un militant qui a, lui, trouvé la vraie merveilleuse raison d'être de la vie (j'avais traité les Baader de petits cons mégalos croyant refaire le monde avec trois bombes).

Stop-Crève, une marotte ! Oh, maman... Mais je lui en veux pas. Je vous en veux pas. J'arrive, comme dit Jules Verne, trop tôt. On n'arrive jamais trop tôt. C'est les autres qu'arrivent trop tard. Ça court pas vite, les autres. Ça se traîne. C'est vraiment con, vous savez, les autres. Ça s'intéresse à rien, qu'au boulot et au football.

Et encore, le boulot... Ça lit rien. Que le football. Et le strict nécessaire pour le boulot. Si ça élève ses ambitions jusqu'à penser, ça se hissera, à l'extrême rigueur, à bout de souffle, à la politique. À l'extrême extrême

rigueur aux sciences dites humaines. L'histoire en tant que collection d'anecdotes, la philosophie en tant que vies des barbus illustres... Jamais – jamais ! – à la physique, à l'astronomie, à la biologie, aux – n'en parlons pas ! – maths, à la logique, à la physiologie... Ça, c'est les trucs chiants qu'on se farcit, bien forcé, quand on veut devenir un professionnel. Domaine strict des spécialistes. On peut pas avoir des vues sur tout, y en a trop, alors on a des vues sur rien, on vit dans un monde dont on ne comprend rien, où l'on ne s'intéresse à rien – à rien d'essentiel –, où l'on fait confiance au compétent. L'« honnête homme » du XVIII^e siècle, s'efforçant d'avoir des lumières sur tout, si qu'il fait rigoler, aujourd'hui ! Connais ta branche, à fond, réussis, sois une épée, les autres en font autant chez eux, t'as pas à t'en faire, ce soir y a Saint-Étienne-Ouagadougou à la télé.

L'autre jour, on m'a collé une caméra sous le pif, un micro sous le col, on m'a dit : « Causez de la mort, on nous envoie pour ça. Deux minutes maxi. Nous faut trente secondes d'antenne, on taillera dans le ruban, magnez-vous, on n'a pas que vous à s'occuper. » Et bon. J'ai essayé de dire l'essentiel. Je crois pas y être arrivé. Comme animal de micro, c'est pas ça. Je cause mal, je cause trop, top, c'est dans la boîte, merde, eh, mais j'ai rien dit, moi, je me suis juste mis en train, ça allait venir, je le sentais... C'est très bon, vous en faites pas, de toute façon j'ai plus de bande. Ah, bon... Je le sais, ce qu'ils vont garder. Ils vont garder quand, à « Si on vous dit “La mort”, que répondez-vous ? », j'ai répondu : « Merde ! » Bien chaud, bien parisien. Bien fait pour ma gueule.

Il n'y a qu'une façon terrifiante de mourir, il n'y a qu'une vraie mort : vieillir.

Il n'y a qu'une façon sensée de parler vieillissement : c'est pour envisager les moyens de le supprimer.

Il n'y a qu'une façon de pouvoir envisager de supprimer le vieillissement : c'est de comprendre en quoi il consiste.

Tout autre but dans la vie est du passe-temps, du trompe-angoisse, de la merde. Ça aussi, d'ailleurs. Mais c'est le seul trompe-angoisse qui s'attaque à l'essentiel. Le seul passe-temps qui ne soit pas billevesées, puisqu'il se propose de conserver le seul bien que nous ayons : notre existence même. Car vivre, c'est ne pas vieillir. Puisque vieillir c'est, jour après jour, mourir...

Je vous ai déjà dit ça tellement de fois, même s'il y a quelque temps que je n'en parle plus, que j'en ai archimarre de le répéter. Je m'emmerde et je vous emmerde, je le sens. Mais aussi, pourquoi la ramènent-ils avec leurs singeries cuculs prétentieuses gningnin sur la Mort avec un grand M, les autres glands ? Lisez donc *Stop-Crève*, vous m'éviterez de la fatigue, et on aura un sujet de conversation.

Consacrer sa vie à préparer sa mort. Ben, dis donc ! Surtout quand on est persuadé qu'il n'y a rien derrière, qu'elle est la vraie fin finale (37 % des Français, sondage du *Nouvel Obs*, dont – pour la note comique – 8 % des catholiques fervents, 24 % des catholiques tièdes : s'ils connaissent le code de la route aussi à fond que le catéchisme, on ne s'étonne plus des hécatombes !).

Depuis une vingtaine d'années, on sait OÙ ça se trouve. Le nœud du problème. Au cœur du noyau de la cellule... Bon, je vais pas vous refaire le bouquin. Le problème est circonscrit autour de deux hypothèses quasi philosophiques : programmation préexistante ou accumulation de micro-accidents de hasard. Ou combinaison des deux. Des gars travaillent là-dessus. Peu nombreux. Ça n'intéresse personne. Manque d'imagination ? Peur d'oser imaginer ?

Pourtant, la vieillesse, ils n'aiment pas ça. Mais l'abordent sous l'angle de la gérontologie et de la gériatrie, sciences du tant bien que mal, de la résignation. Apprentissage de la mort.

Pourtant, quand un barbu illuminé leur dit : « Je vous apporte la vie éternelle », ils accourent. Même si cette vie est de l'autre côté de la mort, vas-y voir.

Pourtant, quand un empirique roublard leur vend la jeunesse (ou la non-vieillesse), très cher, pour pas longtemps, ils lâchent leurs picaillons. L'exemple le plus actuel, et le plus florissant, est celui du docteur Aslan, autour duquel la république roumaine a institué un formidable charlatanisme d'État.

On blâme le vieux Faust, on se moque de ses ridicules prétentions à l'éternelle jeunesse. Faust avait raison, c'est-à-dire Goethe. Mais n'en avait pas les moyens. Nous ne les avons pas davantage, mais nous savons où il faut fouiller. Cependant, nous ne faisons rien.

Et les guerres, et les goulags, et les famines, et la justice sociale, et... Bien sûr. Tout ça aussi. Mais l'essentiel d'abord.

La mort... C'est pas le problème. La mort, je veux dire, aléatoire, la mort par accident, par maladie, par meurtre, par suicide... Elle arrive sans prévenir, on la risque tous les jours. La seule vraie hideuse mort, c'est la « belle » mort : la vieillesse, cette lente pourriture qui commence dès la naissance, s'accélère, galope, cette mort chronique, cette maladie.

Je les entends d'ici, les beaux esprits, vanter « la mort, inséparable de la vie » ! « Autre face de la même médaille »... Vos gueules, littéraires ! Enfileurs de mots jolis. Polisseurs de pensées gracieuses. Enculeurs de paradoxes mondains. Réduisent tout à l'attitude devant la mort. On s'en fout ! Chacun crève comme il peut, bravache ou chiant de trouille, troussant le mot d'esprit ou suppliant son confesseur, chantant *La Marseillaise* ou faisant une pipe au bourreau, défiant le Ciel ou bénissant ses enfants... Mais crève... Tant pis pour lui. S'il arrive à croire à une survie, à un jugement ou à je ne sais quel éparpillement de lui-même dans je ne sais quelle postérité, à je ne sais quelle vénération dans je ne sais quelles mémoires, si ça l'aide à sauter le pas et, en attendant, à vivre, à vivre maintenant, grand bien lui fasse.

Rien à voir avec prolonger la vie. La vie des vieux. Faut le faire, bien sûr. Mais c'est un autre problème. Rien à voir. Replâtrer le cadavre, ça vous excite vraiment ? Allons, soyons sérieux. Le problème, le seul problème excitant, marrant, parce que le seul que nous propose la vie, c'est, étant donné la vie, faire en sorte qu'elle ne s'arrête pas, ne se dégrade pas. La vie, c'est la jeunesse. Au boulot. La route est longue (qui sait ?) mais la promenade vaut le détour. Non ? Ça vous laisse froid ? Eh bien, bon. Gagnez votre vie, comme on dit, mon bon monsieur. Perfectionnez-vous. Élevez-vous dans l'échelle sociale. Prolongez-vous dans vos enfants. Laissez une Œuvre. Battez-vous pour l'Homme, les Valeurs, c'est pas les majuscules qui manquent. Faites la Révolution. Celle-là ou une autre, je m'en fous. Je tâcherai de survivre dans le monde de cons que vous nous aurez fait comme j'ai, tant bien que mal, survécu dans le monde de cons où nous sommes. Vos petits jeux futiles ne m'amuse pas, ne me concernent pas. Me font chier. Je vis, j'aime la vie. Follement. Je n'ai que ça. Vous aussi, mais vous êtes trop cons pour apprécier. Crevez, connards, vous aimez ça. Soyez gâteux mais dignes, encombrez le monde, emmerdez-vous, soyez laids, faibles, sales, faites chier vos enfants, mendiez la pitié, vous aimez ça. Puisque vous ne le détestez pas assez fort, vous l'aimez. Je

vieillirai, probable, mais je n'accepterai jamais. Jamais je ne trouverai ça souhaitable, honorable, majestueux, nécessaire. Je vieillirai, soit, et crèverai, soit, mais, nom de dieu, pas de bon cœur ! Je serai un vieillard méchant, une vieille ordure pas contente de l'être et qui le fera payer au monde entier, et pourquoi pas ? Un gosse a bien le droit de faire chier le monde, pourquoi pas un vieux ? D'abord, y a pas de justice, et la preuve : la vie, la vieillesse, la mort. Alors, si vous voulez pas que je vous rende la vie infernale, mettez-vous au boulot vite fait. Ou pétez-moi la gueule à la chevrotine. En tout cas, vous voilà prévenus.

Voilà ce que j'avais à dire, en ce jour des Morts solennel et glacé. Merde aux morts, merde aux vieux, ces morts-vivants, merde à ceux qui refusent de refuser. À ceux qui ne veulent même pas envisager. Même pas rêver. Merde d'avance à moi pour quand je serai ça, puisque j'ai pas ouvert assez ma grande gueule, pas avec assez d'acharnement, assez de conviction, de compétence. Puisque je ne vous ai pas mordu au cul assez fort pour vous réveiller.

Oui. Tu répètes toujours la même chanson, quoi. Pardi. Et les autres ? Écoute-les donc, parler de la mort, et dis-moi si c'est nouveau.

*Charlie hebdo n° 364
(3/11/1977)*

Vieillards, etc.

Moi, je le dis toujours : Avant de devenir trop vieux et de dégoûter les autres, je me flinguerai. Aussi sec.

L'euthanasie revient sur le tapis. Encore une grande conquête sociale du libéralisme avancé, si on la vote. L'euthanasie, c'est quoi ? C'est laisser mourir ceux qu'ont plus envie de vivre, ou qui ne vivent plus que comme des légumes, sans espoir de s'en sortir. C'est même les aider un peu. Lequel d'entre nous, approchant les rivages de la cinquantaine, ne voit pas se poser cruellement le problème du papa, de la maman, parfois les deux, grabataire et néanmoins cramponné à la vie, plaie purulente qui suce le sang et la joie de vivre d'une famille par ailleurs unie ? Quelle famille ne recèle pas dans son sein un handicapé majeur, baveux, trembloteur, déconneur, chieur-pisseur sous soi, laid à faire peur, qu'on cache aux invités mais qui hurle à la lune dans sa chambre, à qui, s'il est « en institution », il faut porter des chocolats tous les dimanches sans quoi il pleure et les infirmières vous regardent avec un écrasant mépris ? Qui n'est emmerdé, pompé, tyrannisé, empêché de vivre sa vie par un déchet quelconque, grand accidenté de la route, mal accouché aux fers, cancéreux interminable, mongolien, cul-de-jatte de naissance ou tout simplement vieillard indécramponnable, installé dans le gâtisme, le diabète, l'anus artificiel, la sonde à demeure, et méchant, si ça se trouve ? On les aime, on les aime très fort, si si, s'ils mouraient on aurait du chagrin, mais tout bien pesé, vaut mieux un gros chagrin d'un seul coup que cette putain de vie de merde encombrée de ce machin infirme et indécent qui fout complètement en l'air la décoration vachement pensée du séjour, sans compter le nettoyage de la moquette chaque fois qu'il renverse son pot.

Regardons les choses en face. L'euthanasie, acte de suprême pitié, plus haute expression de l'amour dans son apparente négation même, l'euthanasie, à une époque où le progrès prolonge les vieillards jusqu'à l'extrême limite de la décomposition, fait survivre les morts comme des plantes en pot, choie les déchets vivants plus que des smicards en pleine forme, l'euthanasie est le cri unanime, muet mais combien éloquent, de nos

petites consciences conditionnées au sacré de la vie (humaine !), à l'amour filial, paternel, conjugal... et confrontées au problème des week-ends, des vacances, des sorties, de la serpillière, de l'anormal. Un vieux, un grabataire, un infirme, un idiot, c'est l'anormal. Ça dépare nos intérieurs coquets, ça complique nos vies, ça pue, ça donne envie de dégueuler. Osez le dire, bon dieu. Moi, bon, je suis hypocrite. Mais pas vous.

Charlie hebdo n° 388
(20/04/1978)

OceanofPDF.com

Questionnaire

Prépare le Polaroid et dis à grand-père de sourire, l'infirmière va arrêter le goutte-à-goutte.

Ce que j'ai dit la semaine dernière sur l'euthanasie, ça vous a pas plu. Vous n'aimez pas qu'on vous rappelle que nous sommes tous de bons salauds. Ce que j'ai fait là, ça s'appelle du cynisme. Le cynisme est un vilain défaut.

Alors, bon, d'accord. Je m'efface. J'objective la question. À partir de maintenant, vous n'avez plus affaire à moi, crapule cynique, mais à un ordinateur, machine impartiale. C'est lui qui a mis au point la batterie de questions que vous trouverez ci-après. Vous y répondez ou vous n'y répondez pas, personne ne vous y oblige. Simplement, si vous n'y répondez pas, vous faites par là même la preuve que vous n'osez pas regarder en face vos petits intérieurs, et l'homme de science est bien obligé d'en déduire que ça doit grouiller de vilaines choses toutes noires avec du poil aux pattes, là-dedans. Enfin, bon, vous faites comme vous voulez, mais, je ne sais si vous l'avez compris, du seul fait d'avoir acheté ce journal vous voilà embarqué dans un truc. Surtout, ne cherchez pas à comprendre, c'est pas votre boulot. Répondez seulement.

Inscrivez vos réponses où vous pourrez, l'ordinateur se démerdera, c'est vraiment du bon matériel.

C'est parti.

1. Au restaurant, si vous avez le choix entre deux places libres, vous asseyez-vous auprès de la belle jeune femme brune ou auprès du vieux qui tremblote et qui bave sur lui ?

2. Si votre femme met au monde un enfant mongolien, lui dites-vous avec conviction : « Ça ne fait rien, ma chérie. Nous l'aimerons d'autant plus tendrement, nous lui consacrerons nos deux existences et nous ferons en sorte qu'il ait une vie harmonieuse et riche » ?

3. Et si elle met au monde un deuxième enfant mongolien ?

4. Un troisième enfant mongolien ?

5. Un dix-huitième enfant mongolien ?

6. Combien devra-t-elle mettre au monde d'enfants mongoliens pour que vous cessiez de vous saouler la gueule et de dire n'importe quoi ?

7. Si vous courez pour attraper l'autobus, et que vous le ratez, et que vous voyez l'autobus s'arrêter cent mètres plus loin pour faire monter un cul-de-jatte, sentez-vous un violent sentiment d'injustice s'emparer de vous ?

8. Pourriez-vous avoir du respect et de l'obéissance pour un officier bègue ?

9. Si l'on vous propose d'aller passer vos vacances à Berck, protestez-vous aussitôt : « Ça va pas, non ? C'est plein d'infirmeries ! »

10. Estimez-vous que la loi devrait vous permettre d'obtenir automatiquement le divorce si votre femme perdait une jambe dans un accident de voiture ?

11. Quand vous apprenez que telle personne de votre connaissance porte un anus artificiel, pensez-vous : « Quel dégueulasse ! Comment que je me flinguerai, moi, si ça m'arrivait ! »

12. Dans la fable fameuse *L'Aveugle et le Paralytique*, êtes-vous capable de dire, en moins de trois secondes, lequel est dessus et lequel est dessous ?

13. Pensez-vous que tuer les aveugles serait leur rendre service ?

14. Et les myopes ?

15. Quand vous allez à l'enterrement, avez-vous toujours un revolver chargé à portée de la main afin d'être prêt à donner un coup de main à tous ceux qui diront : « Le plus dur, c'est pour ceux qui restent » ?

16. Quand on vous parle d'une vieille demoiselle qui fut d'une grande beauté mais qui ne s'est néanmoins pas mariée parce qu'elle préféra consacrer sa vie à soigner sa maman impotente et qui maintenant est solitaire et flétrie, admirez-vous avec émotion son sacrifice tout en pensant en vous-même : « Quelle conne » ?

17. Cachez-vous le grand-père dans le placard aux balais quand vous avez des invités ?

18. Pensez-vous qu'au lieu de nourrir à la cuillère les enfants qui naissent sans bras, et donc de les rendre dépendants d'autrui, on ferait beaucoup mieux de leur apprendre à laper directement dans l'écuelle, comme les chiens, leur donnant ainsi un sentiment d'autonomie et de fierté ?

19. À quel signe reconnaissez-vous qu'un malade souffre tellement que l'humanité la plus élémentaire commande d'abrégier son calvaire ?

Lorsqu'il crie trop fort ? Lorsqu'il ne crie pas du tout afin qu'on ne s'aperçoive pas qu'il crie trop fort ?

20. Pensez-vous qu'on devrait abrégé par la mort les souffrances morales des condamnés à mort ?

21. Estimez-vous qu'il est tout à fait normal qu'une femme (un homme) de quatre-vingts ans ait des désirs sexuels, et les satisfasse, et même tombe amoureuse(x) ?

22. Et si c'est de vous ?

23. Ôteriez-vous un vieux polio d'un poumon d'acier pour donner sa place à un jeune polio ?

24. Vous êtes-vous déjà demandé si c'est au docteur qu'il faut donner le pourboire, ou bien à l'infirmière qui a oublié de remplir le goutte-à-goutte ?

25. Quand on vous dit d'une femme très belle qu'elle a été opérée d'un cancer du sein, vous arrive-t-il de penser à elle sans penser au cancer du sein ?

26. Si le petit garçon de la dame chez qui vous êtes en visite fait pipi sur vos genoux, l'excusez-vous avec un bon sourire ? Et si c'est son vieux papa ?

27. Pensez-vous que l'acharnement thérapeutique est la mère de tous les vices ?

28. Avez-vous déjà dit, devant témoins : « Moi, courte et belle ! Avant de devenir trop vieux et de dégoûter les autres, je me flinguerai ! » ? Si oui, combien estimez-vous avoir encore de temps devant vous ? Combien d'individus connaissez-vous qui devraient être morts ?

29. Si votre père se trouvait en état de coma prolongé, c'est-à-dire que son cerveau serait définitivement inerte, insisteriez-vous pour qu'on prolonge quand même les soins, espérant contre tout espoir qu'il recouvrera la conscience, ne serait-ce qu'un bref instant, le temps de vous donner la combinaison de son coffre ?

30. Avez-vous déjà dit : « Si j'étais aussi con que ça, je me tuerais ! » ?

31. L'avez-vous fait ?

Voilà, vous avez répondu à toutes les questions. L'ordinateur a tout enregistré, ne me demandez pas comment il a fait, c'est un secret, vachement à l'avant-garde, on est, et maintenant il a digéré tout ça, et il sait ce qui est bon pour vous. Ne vous cassez pas la tête, l'heure venue, vous aurez exactement ce qu'il vous faut. Allez, salut.

Charlie hebdo n° 389
(27/04/1978)

OceanofPDF.com

Chienne de mort

Des bouleversements arrivent au galop, vous les voyez venir, vos yeux brillent d'espoir, ou bien vous tendez les épaules et vous remontez le col de votre veste, ça dépend de votre âge, ça dépend d'où vous êtes né, en bordure de l'avenue Foch ou dans un bidonville sud-américain, les bouleversements arrivent, la télé ne parle que de ça, et les journaux, et vos collègues, vous avez parfaitement conscience de vivre la fin d'un monde et l'aurore d'un autre, aurore qui sera peut-être celle d'une apocalypse ou d'un noir chaos, les bouleversements arrivent au grand galop, mais vous ne savez pas lequel franchira la ligne d'arrivée en tête, ils sont trop, ils cavalent coude à coude, bien malin qui pourrait se risquer à désigner un favori. En vrac.

Troisième mondiale (atomique, chimique, bactério ou je ne sais quoi d'encore plus décisif) ? Révolution informatique ? Révolution robotique ? Révolution génétique ? Révolution des trente-cinq heures, des trente heures, des vingt, des dix, des deux heures ? Révolution tout court, mais avec une majuscule ? Expansion de l'islam ? Expansion du communisme ? Renouveau du christianisme conquérant ? Ruée du tiers-monde affamé ? Production en grande série des clones zombifiés qui anéantiront et remplaceront les humains syndiqués ? Semaine des sept dimanches avec carnaval de Rio permanent ?... Oui. Vivre dans une époque charnière nécessite des nerfs solides. Heureusement qu'il y a le football.

Et si le bouleversement le plus fantastique, celui qui supplantera tous les autres scénarios possibles et projettera l'humanité vers des lendemains inouïs, si ce bouleversement auquel personne ne pense, n'ose penser, s'il était déjà en route, en tapinois, et si d'ores et déjà des tas de gens étaient au courant, et y travaillaient, en pères peinards, sans trop bien se rendre compte de l'énormité de la chose ?

Écoutez. Il y a quelques années, cinq ou six, peut-être bien, j'ai publié un bouquin chez Jean-Jacques Pauvert – non, ce n'est pas de la pub scélérate, il est épuisé, alors, vous voyez –, un bouquin intitulé *Stop-Crève*. J'y disais en gros que la seule chose qui vaille la peine, c'est la vie elle-même, la sienne à soi, que, à peine conçu, nous commençons à mourir, c'est-à-dire à vieillir,

et que, bon, je vous épargne les détails, c'était un livre très convaincant, très lyrique, je m'étais donné à fond, et très renseigné, je me tiens au courant, moi, vous n'aviez qu'à l'acheter à l'époque, bref, je vous démontrais de façon irréfutable que la seule chose excitante qui puisse mobiliser l'activité d'un homme conscient, le seul vrai but de la vie qui ne soit pas un leurre, c'est de supprimer la vieillesse, cette maladie hideuse, et donc de ne mourir que d'accident, et en tout cas à une date infiniment reculée, et en pleine jeunesse. Tout le reste n'est que trompe-angoisse et essentiel-bidon.

Je disais aussi que cet objectif fantastique n'aurait pu être envisagé à aucune autre époque auparavant, car seulement depuis quelques années les moyens d'investigation ont atteint le site même où se joue la tragédie : le noyau de la cellule vivante. Et, dès ce moment, la question du mystérieux mécanisme du vieillissement plaçait les biologistes devant cette alternative : ou bien le vieillissement des tissus vivants est un processus « naturel » programmé dans le code génétique et se déclenchant quand certaines conditions convergent, comme se déclenchent la chute des dents de lait, la croissance, la puberté, la ménopause..., ou bien le vieillissement est le résultat d'une longue suite de microcatastrophes (mutations) à l'échelle de la cellule, dues par exemple à l'action d'agressions chimiques permanentes, ou ionisantes (rayons cosmiques...) dont les effets, pour minimes qu'ils soient mais au rythme de plusieurs par seconde, entraîneraient des erreurs multipliées selon une progression géométrique qui, après un certain nombre d'années, donneraient le délabrement généralisé nommé « vieillesse ».

Il me semblait qu'il y avait là de quoi exciter les imaginations, et j'engageais les jeunes à l'affût de quelque chose d'un peu marrant pour occuper leur vie tout en la gagnant à se faire biologistes, j'appelais le public à réclamer des labos, etc. Il y avait là, à mon avis, de quoi susciter une émulation et une coopération à l'échelle de la planète.

Utopie, peut-être, mais pas plus stupide que d'entasser les projectiles thermonucléaires ou de perfectionner les chenilles des tanks... Enfin, pour vous résumer, aucun roi du pétrole n'a été séduit (et d'abord ils croient au paradis d'Allah, ça ne les concerne pas...), aucune grande manif populaire n'a arpenté le bitume en réclamant par mégaphone l'immortalité remboursée par la Sécurité.

Il existe bien en France un groupe de recherches sur les causes de la sénescence, dans le cadre de l'INSERM, mais ces travaux peu prisés des

pouvoirs publics et considérés comme assez farfelus par les savants sérieux ont vu peu à peu se tarir les crédits, et ne sont plus aujourd'hui le fait que de quelques obstinés sans illusions mais acharnés, lesquels me tiennent au courant, c'est chic de leur part.

C'est par eux que je sais qu'aux États-Unis (encore eux !), il y a du nouveau. La biologie du vieillissement fait là-bas l'objet d'études beaucoup plus poussées, encore qu'assez maigrement encouragées par les gouvernants ou des sponsors à l'imagination davantage tournée vers les applications raisonnables. Ce n'est d'ailleurs pas de ce côté que surgit la révélation qui remet tout en branle, mais d'unités vouées à la recherche sur le cancer. Il fallait s'y attendre : cancer et vieillissement sortent du même chaudron. Les cellules cancéreuses sont, en gros, des cellules qui « refusent » de vieillir, échappent à ce qui inhibe la faculté de division des autres, quoi que ce puisse être, et se multiplient anarchiquement, avec les conséquences que l'on connaît...

Et voici qu'un certain gène MYC a été mis en évidence, gène qui contrôle la division cellulaire. Ce gène, bloqué en position « ouverte », permet aux cellules de se diviser indéfiniment (nous avons donc ici une lignée pratiquement immortelle, puisque c'est toujours la même cellule, multipliée). Si, en même temps, le fonctionnement de deux autres gènes est modifié, on voit alors se développer un cancer.

Il ne s'agit pas là d'une hypothèse élégante, ni d'une observation isolée. Les travaux sur le gène MYC (déjà baptisé « gène de l'immortalité ») se multiplient. Le gène MYC semble partout présent, dans toutes les formes de vie, depuis les virus jusqu'aux vertébrés. Il serait donc associé à la vie depuis ses premières manifestations, et aurait traversé toute l'évolution sans s'altérer.

Je vous épargne les détails. Vous les trouverez, si cela vous intéresse, en abondance dans *Nature* et d'autres publications anglo-saxonnes. Est-il paru quelque chose en France à ce sujet ? Si vous savez, tenez-moi au courant.

Je ne sais pas si vous voyez ce que je vois. Un truc pareil ne peut pas être anodin. Qu'on le veuille ou non, il nous concerne tous. Oh les terribles bagarres pour l'exclusivité de l'élixir de jouvence ! Être immortel, mais l'être seul, et que crèvent les esclaves ! Ou alors, quelles montagnes de fric !... Oh les belles prises de bec philosophico-métaphysiques sur les fins dernières, sur la vie qui ne serait rien sans la mort au bout, sur la

surpopulation, sur la Nature qu'il ne faut pas contrarier, sur Dieu idem, sur « place aux jeunes », tout ça, tout ça... J'en ai tellement débattu aux temps de *Stop-Crève* que je n'ai pas envie de me répéter.

Mais c'est excitant, non ? Non ?... Ah, bon... On peut causer de la Coupe, si vous préférez.

Les Nouvelles littéraires
(24/05/1984)

OceanofPDF.com

La plus grande preuve d'amour ?

L'euthanasie. La mort douce. Comme si elle pouvait l'être, douce ! Par essence, la mort, cessation de la vie, est ce qui peut arriver de pire à un être vivant : ne plus l'être, vivant. Mais qui n'est plus vivant ne sait pas qu'il l'a été, et donc n'en pâtit pas.

La mort – l'idée de la mort – est insupportable aux vivants. Heureusement, ils n'y pensent pas. Ou épisodiquement, et alors bien vite ils chassent la sale pensée. En buvant, en baisant, en travaillant, en aimant, en se croyant aimé (à tort ou à raison), en se dévouant, en se fixant un but... Ce qui montre bien que l'idée de leur mort – de leur non-existence – n'est pas drôle. Même pour ceux qui arrivent à se persuader que la mort n'est pas la mort, qu'elle n'est que le commencement de la vraie vie...

On se fait, à la longue, à la certitude de ne plus être, un jour. Un jour perdu dans les brumes d'un futur tellement lointain... On pense – sans y penser vraiment, c'est juste une de ces certitudes non formulées qui vont de soi – qu'on s'éteindra « comme une lampe à huile », après une vie bien remplie, qu'on s'endormira avec la satisfaction du boulot accompli, dans la sérénité, entouré de ses enfants qui vous baisent les mains et sanglotent discrètement...

Or, le sort commun, la façon la plus répandue, c'est l'horreur de la souffrance chauffée au rouge, c'est le désespoir sans issue, c'est le refus, l'incrédulité, le lit d'hôpital, les tuyauteries plongeant dans la chair, le hurlement... Toute mort est un assassinat.

Quand nous pensons « euthanasie », nous pensons aux autres, à lui, à elle, pas à soi. On y pense en altruistes, pleins de bonnes intentions, de compassion. Pour les autres. Pour l'humanité. On étend cela aux bêtes si – comme moi – on leur accorde le privilège de la souffrance et de la peur. On ne pense pas à soi. À sa propre mort. Même les vieux, même bien malades, un pied dans la tombe, n'envisagent pas vraiment leur mort, à eux. Même s'ils affectent de l'admettre, d'y être prêts, de ne pas avoir peur. Rodomontades de bravaches. Au moment de mourir, qui croit à la mort ?

Et donc, l'euthanasie, c'est pour les autres. Voilà comment nous sommes bâtis. C'est là, je pense, une défense que dresse notre moi profond contre

l'horreur. Être vraiment persuadé et conscient en permanence de notre plus ou moins proche passage de l'état d'être à celui – si j'ose dire – de néant serait un supplice que nos défenses – notre « instinct de conservation » – refusent de toutes leurs forces. Or, le sort commun de ce passage hérissé, le sort commun est une mort atroce, interminable, dégradante, épouvantable.

L'euthanasie commence à susciter des problèmes de droit. Aider à mourir, c'est-à-dire adoucir les souffrances accessoires du grand plongeon, est encore assimilé au meurtre. L'image informulée qu'on en a est celle-ci : quelques cas par-ci par-là. Alors que la vérité, repoussée avec véhémence, est celle-là : la mort atroce est le sort commun, et donc l'euthanasie nous concerne tous. Nous devrions nous y préparer.

Mais, alors que la vie court, joyeuse, inexpugnable, dans nos veines, que nous fourmillons de projets, que le soleil brille et que l'oiseau chante, préparer sa mort ? Régler la façon dont nous envisageons qu'on achève notre carcasse réduite à une flaque de souffrance sanguinolente ? Qui le pourrait ?

Je connais des gens, personnes d'un âge plus que certain, lesquels m'affirment avoir prévu tout cela dans le détail, avoir signé tous les papiers qu'il faut, avoir désigné les proches habilités à mettre la chose en pratique... J'avoue qu'en ce qui me concerne je préfère penser à autre chose. Eh oui, je devrais donner l'exemple, moi qui joue au moraliste, mais, que voulez-vous, je ne suis qu'un homme, un pauvre petit bonhomme d'homme, et, lâchement, je ne veux pas y penser, je laisse à ceux et celles qui se trouveront là, aux Christine Malèvre de service, la responsabilité de prendre la décision. Et de se retrouver devant les assises, si, d'ici là, la loi n'a pas changé.

L'euthanasie n'est autre qu'un suicide avec l'aide d'autrui. C'est qu'au plus effroyable de la détresse, dans les pires régions de l'enfer de la douleur physique, même sachant la mort imminente, le désir – non « de mort » mais bien de ne plus souffrir – n'est pas assez fort pour déclencher le geste définitif. Pas assez fort, même, pour donner l'acquiescement à celui, à celle, qui peut le faire pour soi.

Nous nous trouvons ici confrontés à la plus angoissante décision qu'il soit donné de prendre. Laissons de côté l'aspect légal. Un fils est tête à tête avec son père, qui vit les dernières heures d'un épouvantable calvaire. Le cancer l'a dévoré vif, il n'est plus qu'un squelette hurlant qu'on apaise quelque

peu, et bien brièvement, en l'assommant à la morphine. Dès que l'effet s'efface, la conscience revient, et la douleur, abominable. Il ne comprend pas, il ne peut même pas penser, la souffrance occulte tout ce qui n'est pas elle. Le laisser subir cela jusqu'au bout, voilà l'intolérable, voilà qui serait un crime... Oui, mais, trancher une vie ! Se dire qu'il est là, souffrant, absent, mais là, et que, le geste accompli, il n'y sera plus... Je plains quiconque doit trancher. Je l'ai fait, moi, pour mon père. Je ne sais comment j'ai pu. C'était à la maison. Le docteur m'avait aidé, m'avait dit comment faire, m'avait laissé la bouteille de sirop de morphine (on ne pouvait même plus le piquer). Je ne m'en suis jamais remis. Je sais, il n'y avait rien d'autre à faire, s'abstenir eût été la plus infecte lâcheté. Mais moi, moi qui n'ai même pas pu tuer un lapin alors que je mourais de faim, j'ai fait cela. Après toutes ces années, il m'arrive de me réveiller en sursaut et de sangloter, non de remords, non de culpabilité, c'était la seule chose à faire, mais de l'avoir faite. On ne tue pas impunément¹¹.

Que reproche-t-on à l'infirmière ? Étaient-ils, oui ou non, condamnés ? Souffraient-ils au plus aigu de la souffrance ? On ergote sur ce plus ou moins de souffrance, sur le plus ou moins grand degré de certitude de la mort inéluctable, sur sa proximité... On se rabat sur les motifs. Pas la cupidité, cela est établi. Alors ? Le « vice » ? La délectation dans le « crime » ? Demande-t-on aux bouchers des abattoirs de pleurer sur leurs victimes ? Elle n'est pas belle, pas touchante, elle est « arrogante », se défend pied à pied. On la condamnera pour crime de sale gueule et de non-émotivité à l'audience. Accusés, suivez des cours d'expression corporelle !

Aucune loi, jamais, ne pourra régler ce problème, qui est, rappelons-le, le problème de l'aboutissement normal de la vie de chacun de nous, donc le plus universel, le plus angoissant qui puisse se poser. Faut-il, ne faut-il pas, légaliser l'euthanasie ? Foin d'hypocrisie : elle se pratique chaque jour et se pratiqua depuis la nuit des temps. La plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner est un acte horrible. Heureux celui qui ne se trouvera jamais dans ce cas.

Charlie hebdo n° 554 (29/01/2003)

11 J'ai raconté ça dans Bête et méchant.

OceanofPDF.com

Un revenant : Stop-Crève

Il y a quelques années – allons, dis donc carrément « un sacret paquet d'années », foin de la coquetterie ! –, il y a, donc, pas mal de temps – bon, je vous aide un peu : ça devait être dans les ans 1972-73, par là, j'ai des archives, qu'est-ce que vous croyez, mais je déteste y mettre le nez, ça me colle un cafard mortel –, j'avais commis une série d'articles qui, à l'époque, me firent passer pour un doux dingue, et même pas tellement doux, à y bien regarder. Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur astucieux – non, ils ne le sont pas tous –, avait tenu à réunir toute la série en un volume qu'il publia sous le titre assez énigmatique de *Stop-Crève*.

De quoi s'agissait-il ? De la prise de conscience que toute vie qui doit finir un jour et qui le sait n'est qu'une agonie. Oh, pas obsessionnelle, on n'y pense pas, ou bien rarement. N'empêche que l'on sait. Et que notre structure mentale s'organise autour de ça, de ce malaise. Alors, étant donné que le seul bien qui vaille est la vie – que dis-je ? la vie n'est pas un bien, la vie est un constat d'existence auquel vient s'agglomérer ce qu'on nomme « les biens », puisque pour posséder ou jouir il importe d'abord d'exister –, tout ce qui n'est pas vivre est dérisoire.

Les hommes, tous, ressentent cela. Plus ou moins fortement, plus ou moins obscurément. Certains ont voulu creuser la question. Ils tentèrent d'y répondre soit par la résignation fataliste, soit par des intuitions métaphysiques réduisant la mort au visible (le corps) et prolongeant la vie par la survie d'une entité immortelle, l'âme, soit par le refuge dans l'empirisme des alchimistes qui axaient leurs travaux sur la recherche d'une mirifique pierre philosophale. Triomphe des religions. Toutes s'engraissent sur la mort, sur le refus de la mort. Même pour les croyants sans problème, c'est là un pis-aller. Si on leur proposait quelque chose de positif – de scientifique ! –, ils y courraient en masse et dédaigneraient les laborieux bricolages des prêtres.

J'abrège. Constatant que l'on est vivant, qu'on s'en trouve fort bien, et que cependant tout porte à penser qu'on va mourir, chose inacceptable, le seul but valable, une fois le pain quotidien assuré, est de refuser la mort. Je veux dire la mort physique, c'est-à-dire le vieillissement, qui en est l'agent.

Bien joli à dire ! Tu penses bien que s'il y avait un espoir, si ténu soit-il, d'œuvrer sérieusement pour éviter la lente désagrégation de la décrépitude et de son terme ultime, la mort, on s'y serait attelé depuis longtemps !

Lorsque je décidai d'écrire *Stop-Crève*, c'est que justement il devenait un peu moins illusoire, un peu plus raisonnable, d'envisager la chose. On venait de pénétrer au cœur de la cellule vivante. On avait percé le mystère de sa reproduction, de sa croissance, de son maintien, de sa façon de lutter contre les agressions, et, aussi, de sa fatale (?) déchéance. On ne savait pas encore comment, on ne savait en fait que bien peu de choses, mais on savait du moins où ça se passe.

Moi, ignare, lecteur assidu de vulgarisation, je ne pouvais ignorer que, toute soif de connaissance mise à part, dès qu'on serait sur le site où se joue le processus – si processus il y a – de vieillissement des tissus vivants, personne ne pourrait faire que des chercheurs ne s'intéressent, pragmatiquement et empiriquement, à tirer parti des connaissances ainsi acquises, soit pour eux-mêmes, soit pour en tirer profit de l'habituelle façon vulgaire.

Il existait alors, en France, au sein de l'INSERM, une unité de recherches qui s'occupait de la question. Elle a entre-temps disparu, faute de crédits. Il est certain qu'il existe dans le monde, en particulier aux États-Unis, des groupes de chercheurs, officiels et subventionnés ou plus ou moins clandestins et financés par des milliardaires ayant compris quel est l'enjeu. Bref, à partir du moment où il y a une lueur, si mince qu'elle soit, si illusoire, au bout du tunnel, ce ne peut être que la ruée. Même sans grand espoir pour soi-même, car c'est là, je le répète et pensez-y, la seule tâche qui vaille, la seule passionnante, la non totalement ridicule.

Attention, il ne s'agit pas là de gériatrie, de prolonger des vieillards afin de reculer le moment fatal et de les y amener le moins décrépits qu'il est possible. Il s'agit de comprendre les phénomènes du vieillissement, ou de leur cause centrale, si cause il y a, et de les inhiber, de les stopper. Non point de s'accommoder au moindre mal de la vieillesse, mais de la supprimer.

Il n'y a qu'une seule mort « naturelle », c'est le vieillissement, et l'individu humain commence à vieillir, c'est-à-dire à mourir, en certains de ses organes, dès sa croissance achevée, et même avant.

Je ne vais pas vous réécrire *Stop-Crève*, ni même vous le résumer. Entre nous, pendant que j'y pense, si vous savez où je peux m'en procurer un exemplaire, je vous serais reconnaissant de me le dire. Je n'en avais plus qu'un seul et je ne le trouve plus. Merci, vous êtes de bons petits. J'y répondais d'avance aux objections les plus prévisibles. Par exemple celle-ci : « Ce ne serait pas naturel. La mort est inscrite dans la vie, sans la mort, pas de vie, grand cycle cosmique, etc. » Je répondais, s'il m'en souvient, à peu près ceci : « Et la grippe, Ducon, c'est naturel, de tuer les microbes naturels qui vivent leur vie naturelle en bouffant ce que la nature a prévu comme nourriture pour eux, à savoir tes poumons ? Pourtant, là, tu n'hésites pas, à grands coups d'antibiotiques sur la gueule, hardi petit ! » Les desseins de la nature, c'est tout ce qui se passe dans l'Univers, y compris ce qu'on appelle l'artificiel, ou alors l'homme et l'araignée ne font pas partie de la nature, ils sont hors de l'Univers, où sont-ils ? Balayé, t'as vu ça, l'argument « nature », et du même coup l'argument « Dieu », qui est le même avec une grande barbe.

Autre argument : « Mais, toi qui te plains de la surpopulation, peux-tu imaginer, si on ne mourait plus, la vitesse de l'accroissement cubique du volume de viande humaine à nourrir ? » Là, je ricanais : « La surpopulation, elle est déjà là, à notre porte. On peut penser que, se sachant immortels, on n'éprouverait pas le besoin de se prolonger par des enfants (ce qui est d'ailleurs faux, le "moi" du fils n'est pas le "moi" du père). La surpop est un autre problème. »

De toute façon, une fois la possibilité établie, il sera impossible d'empêcher la recherche, ouverte ou clandestine, dans ce domaine. Objecte tous les *Meilleur des mondes* que tu voudras, ce n'est pas à coups de morale, d'altruisme ou de je ne sais quelle philosophie que tu endigueras la ruée. Peut-être existe-t-il, en ce moment même, des types ainsi modifiés qu'ils ne connaîtront pas la vieillesse. Qui sait ? Ils mourront, certes, mais jeunes, forts, entreprenants, n'ayant jamais connu la première ride. Ils mourront d'un accident, de la balle d'un mari jaloux, des exigences d'une femelle insatiable... Vétilles, que tout cela, jeux de hasard, calcul des probabilités... Rester jeune, ne pas savoir quand et de quoi l'on mourra, ô happy day !

Bien sûr, la morale en prendra un coup. Bien sûr, les super-riches seront les premiers servis, et bien sûr ils se démerderont pour que les pauvres n'y

aient pas droit, ne soient même pas au courant. Bien sûr, ce sera le triomphe de l'égoïsme, la féroce lutte à couteaux tirés pour l'élixir miracle... Comme maintenant, quoi. Sauf qu'il n'y a pas encore d'élixir. On s'entre-égorge pour le plaisir. *Charlie hebdo* n° 757 (20/12/2006)

OceanofPDF.com

Résurgence

C'est toujours émouvant quand, après un silence de – ouh là – presque un demi-siècle, des gens qualifiés confirment ce que vous, petit écrivillon rêveur, aviez prédit. Dans les années 1970, poussé par une intuition impérieuse, j'avais publié, dans le *Charlie hebdo* d'alors, une série d'articles que, par la suite, Jean-Jacques Pauvert édita en volume sous le titre *Stop-Crève*¹². En gros j'y exprimais ma stupéfaction que, étant donné l'essor fantastique qu'avaient pris les sciences de la vie, les biologistes ne se soient pas mobilisés pour résoudre le problème de la mort.

Voilà pourtant un sujet tentant ! Et grand public. Mais trop énorme. Et farfelu. Les projets scientifiques fuient les projets à risques, surtout pour les réputations, et aussi pour les budgets, parcimonieusement octroyés par des institutions d'État ou des groupes industriels au « sérieux » – lisez la « cupidité » – imperturbable.

Pourtant, depuis le début du XX^e siècle environ, on en connaissait assez sur le fonctionnement de la matière vivante pour, non pas agir, mais entrevoir les chemins qui mènent aux réponses. J'abrège. Ma science est surtout faite de vulgarisation cueillie à la fortune du pot, pleine de lacunes, mais fondée sur la démarche déterministe qui est celle de la méthode scientifique.

Je ne suis pas un précurseur. D'ailleurs, l'idée de prolonger la vie humaine – c'est-à-dire la jeunesse – jusqu'à des lointains ensorceleurs n'est pas neuve. Elle germa sans doute au spectacle du premier mort allongé sur l'herbe... Toujours est-il qu'il vient de me tomber sous l'œil, à ma grande stupéfaction et à ma joie plus grande encore, un volume de dimensions modestes, paru en 2011 – deux ans déjà – intitulé *Au-delà de nos limites biologiques*. L'auteur y aborde le sujet qui me tint si longtemps à cœur, mais avec, lui, des arguments scientifiques qui, à moi, amateur, semblent tout à fait solides. L'auteur est un savant de tout premier ordre, il dirige le travail d'équipes spécialisées... bref, il réalise enfin ce dont la mise en œuvre immédiate est prioritaire. Il examine aussi bien les itinéraires jalonnés qui suggèrent les chemins fructueux. Il présente des résultats déjà

stupéfiants, il examine point par point les conséquences tant individuelles que sociales.

Et la lecture, en dépit du reste, en est passionnante. Un humour léger colore tout cela... Bon. Vous qui croyez ce que je vous dis, vous qui achetez les livres que je vous signale – fût-ce d'occasion chez Gibert Jeune –, jetez-vous là-dessus et venez me dire merci.

Miroslav Radman, *Au-delà de nos limites biologiques*, chez Plon.

Charlie hebdo n° 1067
(28/11/2012)

12 Si vous l'avez, ça vaut de l'or. Moi, je l'ai pas.

OceanofPDF.com

POSTFACE

OceanofPDF.com

« Le possible est un oiseau mystérieux,
toujours planant au-dessus de l'homme. »
(Victor Hugo, *Quatrevingt-treize*)

« Vous aimez les travers de porc ? Vous verrez, ici, ils sont délicieux ! »

C'est ainsi que Cavanna, en cette année 1978, nous invita dans ce petit restaurant chinois, tout proche du mensuel *Hara-Kiri* et de l'hebdomadaire *Charlie hebdo*, rue des Trois-Portes, Paris V^e.

Ma compagne (et collègue) Bernadette Hervé-Serène et moi-même, tous les deux chercheurs INSERM (Institut national de la Santé et de la Recherche médicale), avions voulu apporter à Cavanna, eu égard à son livre *Stop-Crève*, quelques éléments d'informations au sujet du vieillissement des organismes : les théories en cours, des articles de synthèse, un peu de bibliographie. Alors nous l'avons contacté et... il nous a invités au siège d'*Hara-Kiri* & *Charlie hebdo* !

Cette audace – oui ! c'en était une, vécue comme telle en tout cas ! – d'aller discuter avec cet homme exceptionnel, au siège même de ces journaux sulfureux dont nous étions (sommes toujours, pour *Charlie* maintenant, *Hara-Kiri* n'existe plus, hélas) de fervents lecteurs, nous l'avons prise pour une raison simple qui s'est imposée tout naturellement. Nous étions depuis deux ans dans l'Unité de Recherches gérontologiques (U.118 INSERM) dans une équipe, dirigée par le Dr Yves Courtois, dont le but était l'étude de certains des mécanismes opérant lors de la sénescence. Ayant suivi régulièrement les chroniques de Cavanna dans *Charlie hebdo* sur ce thème, rassemblées dans *Stop-Crève*, publié en 1976, il nous a semblé, à elle comme à moi, comme une évidence, presque une nécessité, d'aller lui apporter, dans la limite des connaissances de l'époque (et des nôtres), les différentes hypothèses sur le vieillissement du vivant.

Ainsi, nous allions rencontrer Cavanna dans son « antre », rue des Trois-Portes... Et, par hasard, peut-être y verrions-nous le Professeur Choron, ou Reiser, Cabu, Gébé, Willem, Wolinski... ? Eh bien non, ils n'étaient pas

présents, discrets peut-être, allez savoir. De toute façon, c'était pour Cavanna, notre venue. Celui-ci nous a proposé de nous installer sur une très grande table, probablement la table de réunion rédactionnelle. Ce qui nous a surpris, alors que nous étions intimidés (et ô combien), c'est que Cavanna l'était également ! Son regard profondément intelligent, direct, si humain et chaleureux, sa gentillesse naturelle qui n'était pas une bienveillance niaiseuse (ah ! ça non !), sa voix un peu cassée mais agréable, une rationalité interrogatrice sans cesse en action, nous ont immédiatement mis à l'aise et heureux d'être devant un individu vrai, un homme qui pense par lui-même, indépendant des opinions à la mode. Un homme libre.

Comment ne pas être admiratif devant un tel personnage ? Cela a été largement décrit par ailleurs, mais tout de même : fils d'un maçon italien et d'une mère française originaire de la Nièvre, Cavanna (né à Paris en 1923), gamin à Nogent-sur-Marne, se retrouve avec ses copains, fils d'immigrés italiens. Jeune homme, sa vie a été tumultueuse et pas souvent heureuse, loin de là. Il faut lire pour cela *Les Ritals*, *Les Russkoffs*, *Maria*, *L'Œil du lapin*. Son goût, son appétit pantagruélique plutôt, pour la lecture et son amour de la langue française (quel hommage pour notre langue dans son *Mignonne, allons voir si la rose...*) font de lui un écrivain hors pair. Fêré de connaissances historiques, surtout pour « les âges farouches » (dixit Cavanna), qu'il a restituées avec talent dans des romans truculents et paillards : les Mérovingiens, au V^e siècle de notre ère, où guerroient, sur les restes de l'Empire romain, Francs conquérants et hordes d'Attila. Et, dans la même veine, une épopée passionnante, dans les temps du « Grand Chambard », du « Grand Brassage » qui fascinaient Cavanna, ceux, au début du IX^e siècle, où s'entrechoquent et rivalisent, dans *Les Fosses carolines* puis dans *La Couronne d'Irène*, Francs de Charlemagne, aventuriers vikings, mercenaires de l'Empire romain en Orient, hordes turco-mongoles, tribus slavonnes... Intrigues, combats violents, amours, trahisons, surgissent dans ces romans d'aventures où l'autodidacte Cavanna révèle une connaissance remarquable de l'histoire de cette époque, dans ce style alerte, fluide, accrocheur, qui le caractérise. Son érudition s'exprime aussi superbement, avec ce génial humour « hara-kirien » (les bornés – d'autres mots existent – détestent !) dans des albums des Éditions du Square : historique dans *Les Aventures de Napoléon* (1976), biblique

(surtout métaphysique !) dans *Les Aventures de Dieu* (1971) ou *Les Aventures du petit Jésus* (1973).

Mais cette érudition historique, pour autant qu'elle soit une des qualités qui définissent Cavanna, n'est pas celle-là précisément qui a été le moteur de notre volonté à le rencontrer. C'est son immense intérêt pour la science. Pour la paléontologie d'abord, qui s'exprime par le dessin et l'écriture dans ses trois ouvrages hilarants sur l'évolution humaine : *L'Aurore de l'humanité I : Et le singe devint con* (1972), *L'Aurore de l'humanité II : Le con se surpasse* (1975), *L'Aurore de l'humanité III : Où s'arrêtera-t-il ?* (1977). En 1978, ayant lu avec gourmandise ces textes, nous devinions que Cavanna était bien plus qu'un écrivain, qu'un dessinateur humoristique, qu'un patron de presse découvreur de talents par ailleurs, c'était un penseur, dans la vraie définition philosophique du terme. Un homme qui fait fonctionner, constamment, ses « boyaux de la tête », comme il aimait à dire. Comme il l'a brillamment démontré en passant le bac philo en juin 1979. Le sujet était : « La lucidité conduit-elle nécessairement au pessimisme ? » Rendant compte de cela, peu après, dans *Charlie hebdo*, il a traduit le sujet ainsi : « La lucidité est-elle caca ? » Des bas du front – d'autres mots existent – ne verront que « caca » et point l'intelligence, la réflexion philosophique dans le devoir de Cavanna qui lui ont valu 20/20, mention très bien, à cinquante-six ans et sans avoir fait d'études !

En voici, à nouveau, un bel exemple : un de ses endroits favoris de balades parisiennes était le Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN). Il décrira avec passion certaines fleurs exotiques, au Jardin des Plantes, dont il suivait la floraison, dans plusieurs chroniques de *Charlie hebdo* puis, bien plus tard, alors que la maladie l'affaiblissait terriblement, dans un beau livre, *Lune de miel* (2011). Grand défenseur des animaux, il détestait les zoos. Cependant, il aimait rendre visite à Nénette, une femelle orang-outan, star de la ménagerie du Muséum. Nous ignorions, en 1978 donc, qu'à cette époque l'amateur éclairé de sciences François Cavanna fréquentait en ces lieux un professeur de paléontologie au Muséum, Pascal Tassy, avec lequel il nouera une solide amitié. Ces échanges scientifiques sont décrits dans un agréable livre : *Cavanna paléontologue !* (Pascal Tassy, 2020). Le dernier tiers de ce livre est magnifique : le fils d'immigré italien, qui n'a que son certif et son brevet en poche, discours avec brio sur l'évolution des espèces, la théorie des équilibres ponctués, cite Darwin, Linné, parle de cladistique,

de phylogénétique avec un professeur au Muséum national d'Histoire naturelle, chercheur en systématique (science qui classe les êtres vivants, existants ou ayant existé), spécialiste mondial de l'évolution des proboscidiens (les animaux à trompes). Notons que la préface du livre de Pascal Tassy est de Guillaume Lecoindre, lui-même professeur au MNHN, qui a un temps tenu la rubrique hebdomadaire de science à *Charlie hebdo*, tout comme André Langaney (Dédé la Science), également professeur au MNHN. L'ancien enseignant-chercheur en acoustique Antonio Fischetti est actuellement le rédacteur des articles scientifiques de *Charlie hebdo*. Belle preuve d'amour de la science et de sa démarche, de Cavanna, n'est-ce pas ?

Et c'est cet homme-là qui a écrit *Stop-Crève*.

Stop-Crève : un cri. Une révolte existentielle. Un appel désespéré aux scientifiques.

Aux biologistes, surtout.

Alors oui ! Nous étions tous les deux intimidés, en allant le voir. Car enfin ! Qui étions-nous ? Certes, chercheurs à l'INSERM, mais Bernadette venait d'avoir sa thèse de doctorat d'État, et moi tout juste ma thèse de troisième cycle ; je commençais alors ma thèse de doctorat d'État. En somme, Cavanna avait devant lui des chercheurs de base, passionné(e)s certes, mais pas des sommités reconnues dans le monde académique !

Petit aparté ici pour les jeunes doctorants d'aujourd'hui : 1978, époque, en France, où le PhD n'existait pas. Pas d'Internet et pas d'ordinateur (ni smartphone), nous tapions nos articles à la machine à écrire (plutôt par la secrétaire du labo !). Les posters, pour les congrès, sont faits à la main, sur de grandes feuilles de carton de couleur, les titres et légendes (lettres, chiffres, flèches...) illustrant les photos de microscopie ou les courbes de données expérimentales sont réalisées avec des caractères d'imprimerie autocollants que l'on décollait des planches Letraset (fallait pas se rater, sinon les retirer délicatement au scalpel). Pas d'ordi, donc les conférences se faisaient sans diaporamas mais avec projections de diapositives où l'on demandait, pendant notre exposé, au projectionniste de passer la dia (« *Next slide, please !* »), et parfois (cela arrivait !) il y en avait à l'envers (« *Oups ! It's upside down ! Sorry !* »). La mise à jour de notre bibliographie se recherchait régulièrement dans un petit mais épais livret blanc (les *Current Contents*) où toutes les revues scientifiques académiques étaient présentes,

classées par champ de recherche. Nous demandions ensuite les articles d'intérêt, aux collègues français ou étrangers, par l'envoi d'une petite carte postale *ad hoc*. Collègues qui faisaient la même chose pour nous demander des « tirés à part » de nos travaux publiés.

« 1978 ! C'était une autre époque, versons un pleur et avançons ! » aurait dit Cavanna. Avançons, donc.

Chaque groupe de recherche se définit un modèle d'étude. Pour nous tous, dans ce labo, c'était le cristallin des vertébrés. C'est un joli organe ovoïde, très simple... en apparence. C'est la lentille de notre œil qui focalise les rayons lumineux émis par ce que l'on voit sur notre rétine.

Pourquoi le cristallin comme modèle d'étude du vieillissement ? Les cellules du cristallin ont cette propriété très rare dans l'organisme de ne jamais se renouveler (comme les neurones ou les cellules musculaires cardiaques). Une fine couche de cellules épithéliales du côté antérieur (face à la cornée) qui se différencient en longues fibres qui s'apposent les unes aux autres sur les côtés de l'organe (l'image d'un oignon revient souvent). Et, durant ce processus, le noyau cellulaire se désagrège (pycnose nucléaire), l'ADN se fragmente mais la machinerie de synthèse protéique (les ribosomes) est, elle, stabilisée et fonctionne. De sorte que les fibres ne sont plus des cellules mais de longs sacs emplis de protéines spécifiques : les cristallines qui vont s'assembler d'une façon précise en super macromolécules, car il faut impérativement que soient assurées transparence et fonction optique de cette lentille. Et ce processus, formation de fibres à partir de cellules épithéliales, s'effectue durant toute la vie, les couches de l'« oignon » s'apposent les unes aux autres avec une cinétique qui évidemment ralentit progressivement. Donc, attention ! Ce qui est au centre du cristallin a été formé au cours des jeunes années de l'individu, l'inverse à la périphérie. Nous sommes en présence d'un gradient temporel *in situ*, d'où l'intérêt de ce modèle. Modèle simple, oui, mais était-il heuristique, largement opérationnel pour nous éclairer rapidement sur les processus opérant dans le vieillissement cellulaire, voire d'un organisme ? Comme il arrive souvent en recherche, les données dans nos études *in vitro* ont été décevantes car peu informatives pour cette question-là. Mais la recherche, c'est ça aussi : partir à l'aventure en découvrant puis étudiant des phénomènes, dans le modèle d'intérêt, qui s'avèrent être si intéressants qu'ils nous conduisent hors de la question de départ. C'est ce qui s'est passé

pour moi. Et je suis passé ensuite à d'autres champs de recherche, dans d'autres laboratoires (en France ou à l'étranger), passionnants mais sans rapport avec la sénescence. Bernadette est partie également vers d'autres modèles biologiques et d'autres laboratoires, mais, tout de même, ce qu'elle a découvert sur le cristallin à cette époque mérite d'être souligné. Lors de la pycnose nucléaire, la dégradation de l'ADN dans la transition cellules épithéliales > fibres était considérée à l'époque comme un processus passif. Bernadette a eu l'intuition que c'était un mécanisme actif et l'a montré en isolant une activité endonucléasique, semblable à celle, découverte peu de temps auparavant, dans le suicide cellulaire des thymocytes. Cette apoptose ou mort cellulaire programmée se révélera comme un processus déterminant au cours du développement et de la vie des organismes.

En 1978, les théories sur le vieillissement étaient assez simplistes. Sur la grande table de la rédaction d'*Hara-Kiri* & *Charlie hebdo*, nous ne pouvions apporter à Cavanna qu'une documentation qui traitait soit de l'hypothèse de la programmation, soit de celle des erreurs et des dommages. Brièvement, dans le premier cas, la sénescence serait la dernière étape d'un calendrier biologique qui commencerait par le développement de l'individu. Le rôle d'un contrôle génétique était supposé mais cela restait vague. Certes, une souris a une espérance de vie bien courte en regard de l'humain, mais cela n'expliquait pas, dans l'espèce humaine, l'allongement de la durée de la vie depuis plusieurs siècles ni sa disparité entre les individus. Dans le second cas, les tissus s'usent à force d'utilisation soit par des erreurs, de plus en plus mal réparées, effectuées dans les innombrables réactions biochimiques cellulaires, soit par les dommages que le corps subit lors d'agressions de toutes sortes (stress, pollutions, rayonnements...). L'incapacité, pour des cellules en culture, tels les fibroblastes, à se diviser plus de cinquante fois environ, était bien connue. Cette limite a été décrite en 1961 par le Dr Hayflick. Passé ce nombre de divisions, les cellules meurent. Nos cellules épithéliales de cristallin se comportaient de même, sauf certaines qui, spontanément, dépassaient largement cette limite mais en devenant... transformées, c'est-à-dire cancéreuses. Immortalité cellulaire oui, à condition d'être un cancer. Les connaissances de la biochimie cellulaire et de la régulation génique à cette époque ne nous permettaient pas de prendre suffisamment de recul sur ces phénomènes pour faire des

avancées conceptuelles aptes à envisager des « manips » permettant de ralentir le vieillissement (voire de l'inverser). C'est cela aussi la science : les connaissances progressent parfois, non de façon graduelle, mais par des sauts qualitatifs permis par des éclairages nouveaux venant de « découvertes » parfois issues d'autres domaines de recherche. Des théories novatrices bousculent alors les paradigmes établis, comme l'a soutenu le philosophe des sciences Thomas Kuhn.

En 1978, nous en étions loin.

Alors nous avons laissé à Cavanna notre documentation. Il nous l'a renvoyée peu après, à Bernadette. Sacré Cavanna – et comme je le comprends –, il a préféré l'envoyer à l'élément féminin du couple !

CHARLIE HEBDO

10, rue des Trois Portes - 75005 PARIS

Tél. : 633.27.34

Bernadette,

Voici ton matériel - Merci.
J'ai picoré, mais m'aurait fallu plus
de temps. Lu avec attention la
mémoire (je le garde ?) - Je veux
d'avoir 2 semaines archi bousculées.
Faut qu'on se revoit à la rentrée.

Salut à vous deux

2022. Où en sommes-nous ?

Qu'est-ce que la communauté scientifique pourrait dire aujourd'hui à Cavanna ?

Beaucoup d'avancées en biologie cellulaire et dans le développement des organismes sont décrites dans la littérature internationale (les revues scientifiques académiques), révélant des phénomènes insoupçonnés en 1978. Le prix Nobel 2012 Shinya Yamanaka a réussi, dans une « manip » *in vitro* très simple – mais quelle intuition ! – à faire revenir des cellules différenciées (de muscle, de foie, d'épiderme, etc.) à l'état de cellules embryonnaires, indifférenciées. Ce sont les fameuses cellules souches pluripotentes induites (iPSC en anglais), capables ensuite d'être réorientées, selon les conditions de culture, vers une nouvelle différenciation et pas forcément celle d'origine. Suite à ces travaux du laboratoire japonais, décrits d'abord sur le modèle murin (la souris) puis sur des cellules humaines en 2007, de nombreux chercheurs se sont lancés dans l'étude de ce phénomène passionnant. En 2011, une équipe montpelliéraine a fait « exploser » la limite de Hayflick ! Des cellules de peau d'un centenaire, incapables de se multiplier *in vitro* car sénescences, redevenues cellules souches puis réorientées en cellules épidermiques, ont pu se rediviser, comme si elles avaient été prélevées sur un adulte jeune. Pourquoi les cellules vieillissantes perdent-elles leur capacité à se multiplier ? Une piste est celle des télomères. Cette étrange structure d'ADN couvrant l'extrémité des chromosomes, découverte dans les années 1980, raccourcit avec l'âge. Sa disparition laisse les chromosomes ouverts, la cellule ne se divise plus et sa mort par apoptose suivra. En 2010, il a été montré que, par la réactivation d'une enzyme, la télomérase, les télomères peuvent cesser de se raccourcir, voire s'allonger. Attention, cette propriété d'avoir de longs télomères (signe de jeunesse ! ?) est celle des cellules souches et aussi... celles des cellules malignes, cancéreuses.

L'on parle ici de cellules. Mais, de même que le fonctionnement cellulaire n'est pas réductible aux seuls gènes, en témoigne par exemple l'importance aujourd'hui de l'épigénétique (les facteurs environnementaux qui peuvent allumer ou éteindre un gène), de même l'étude du vieillissement d'un organisme n'est pas réductible à celui de ses cellules isolées.

Environ un an avant sa mort (2014), Cavanna écrit, dans un texte intitulé « Résurgence », son enthousiasme à la lecture d'un livre paru en 2011 : *Au-delà de nos limites biologiques* de Miroslav Radman. Ce biologiste moléculaire, par ailleurs primé pour ses brillants travaux sur les mécanismes de réparation des cassures de l'ADN, propose, également dans

son *Code de l'immortalité* (2019), plusieurs pistes de recherche sur des stratégies possibles pour contrer le vieillissement : molécules chaperonnes pour la protection des protéines contre le stress oxydatif, renforcement de l'entraide entre cellules (parabiose) via leurs interconnexions récemment découvertes (les nanocanaux)...

Nous avons parlé, au début de cette postface, de deux modèles théoriques qui s'opposaient à la fin des années 1970 : le vieillissement comme une programmation (une horloge biologique) ou une accumulation d'erreurs de moins en moins réparées avec le temps dans la bio -chimie complexe de l'organisme. Depuis un demi-siècle donc, malgré des avancées spectaculaires en biologie cellulaire (iPSC, télomérase, gènes sauteurs...), la recherche sur le vieillissement des organismes demeure sans résultats appréciables à ce jour. De plus, existe-t-il une cause commune au vieillissement de tous les organes ? L'explication impliquant un contrôle génétique global de la sénescence ne semble pas retenue actuellement. Une approche systémique serait plutôt envisagée, impliquant des études sur les interactions complexes reliant rétroactivement différents étages de l'organisation du vivant, depuis la molécule jusqu'à l'organisme dans sa relation au monde, dans une recherche pluridisciplinaire. Le prix Nobel de médecine 1965 François Jacob en avait eu l'intuition et nommait « intégrons » ces étages, la biologie étant la science qui étudie ce système de systèmes (*La Logique du vivant*, 1970). Cette dimension, celle de la complexité dans l'organisation du vivant, a été approfondie par Edgar Morin (*La Méthode*, 2008). Le généticien et philosophe des sciences Michel Morange suggère que le vivant pourrait être appréhendé avec plus de succès selon plusieurs angles de recherche, plusieurs schèmes explicatifs (*Les Secrets du vivant. Contre la pensée unique en biologie*, 2005).

Le transhumanisme ? Non merci. C'est une idéologie techno-scientiste GAFA compatible qui n'a rien à voir avec la démarche scientifique. Le transhumain, l'homme « augmenté » (H +), un châssis avec ses prothèses, considérera alors la femme et l'homme normaux comme « diminués »... Cela va très bien avec une société encore plus inégalitaire, encore plus sans solidarité, sans chaleur humaine, individualiste. La « bêtise à front de taureau », comme disait Cavanna, sera toujours bien présente, augmentée même ?

Oui, de nombreux arguments, philosophiques, religieux, géopolitiques, etc., existent contre l'idée d'un prolongement de la vie, en bonne santé bien sûr. Ils ont été abondamment présentés lors de la sortie du *Stop-Crève* de 1976. On pourrait en rajouter un supplémentaire, biologique celui-là, mais qui ne serait pas acceptable par Cavanna, certainement : celui de la mort comme élément consubstantiel à la vie. Si Bichat, en 1800, avait vu la vie comme ce qui s'oppose à la mort, Claude Bernard en 1865, dans une incroyable intuition qui s'adapte à l'état actuel des connaissances en biologie, énonça : « La vie, c'est la mort », mais ajouta aussitôt : « La vie, c'est la création. » En effet, cette mort cellulaire programmée, l'apoptose, est nécessaire absolument au développement de l'individu. Quand nous étions un embryon, nous avons les doigts palmés. Les cellules de ces palmes ont disparu. Par nécrose ? Non, par mort cellulaire programmée. Mais cet exemple n'est pas un vrai argument. La mort cellulaire pour le développement et l'entretien de l'organisme n'est pas incompatible avec l'idée que ce même organisme puisse vivre longtemps, et jeune, nous objecterait Cavanna.

Cette révolte « Stop-Crève » s'inscrivait dans une époque de rêves, de luttes et d'aspirations à des organisations sociales basées sur plus d'égalité, de fraternité et de liberté. Dans les années 1970, Gébé, génial dessinateur poète de *Charlie hebdo*, avait lancé cette formidable utopie, *L'An 01*, où les gens, les citoyens cherchent ensemble ce qui est vraiment indispensable pour une vie épanouissante en société et ce dont on peut largement se passer. « On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste ! » Le mensuel *La Gueule ouverte*, lancé en 1972 par Pierre Fournier, journaliste et dessinateur talentueux à *Charlie hebdo*, dénoncera avec virulence les conséquences d'une société consumériste basée sur la foi dans un progrès technoscientifique où la rentabilité immédiate l'emporte sur l'humain. C'était le début d'une écologie politique, contestataire, tant raillée par des politiques et des experts « sérieux » et « responsables ». On mesure aujourd'hui les conséquences environnementales et de santé publique de ce dit « sérieux et responsable ».

Mais 2022, ce n'est plus 1978 ! Ô combien ! Dans un monde bien plus anxigène, bien plus violent, bien plus inégalitaire, l'utopie de Cavanna a-t-elle encore place ?

Oui, car l'utopie est une nécessité. C'est une respiration, une invitation à la réflexion collective, à imaginer d'autres possibilités de vie en commun, à penser ensemble la liberté.

Merci à Virginie Vernay d'avoir œuvré pour cette réédition, y apportant des notes originales de Cavanna.

Dans *Quatrevingt-treize*, Victor Hugo (Cavanna était admiratif du poète) fait dire à Gauvain, un jeune révolutionnaire toujours empli des idéaux humanistes des débuts de la Révolution, face à un représentant de la Terreur : « Si l'on rudoie l'utopie, on la tue. »

Un monde sans utopie, c'est un monde sans oxygène.

Merci Cavanna, merci pour ton *Stop-Crève* !

LIONEL SIMONNEAU *Docteur ès-Sciences Chercheur INSERM (1978-2015)*

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

AUTOBIOGRAPHIES MÊME PAS ROMANCÉES

Les Ritals, Belfond, 1978

Les Russkoffs, Belfond, 1979

Bête et méchant, Belfond, 1981

Les Yeux plus grands que le ventre, Belfond, 1983

Maria, Belfond, 1985

L'Œil du lapin, Belfond, 1987

Lune de miel, Gallimard, 2011

Crève, Ducon !, Gallimard, 2020

ROMANS RÉSOLUMENT HISTORIQUES

Les Fosses carolines, Belfond, 1986

La Couronne d'Irène, Belfond, 1988

La Déesse mère, Albin Michel, 1997

Le Hun blond, Albin Michel, 1998

La Hache et la Croix, Albin Michel, 1999

Le Dieu de Clotilde, Albin Michel, 2000

Le Sang de Clovis, Albin Michel, 2001

Les Reines rouges, Albin Michel, 2002

L'Adieu aux reines, Albin Michel, 2004

Le Voyage, Albin Michel, 2006

ROMANS TOUT À FAIT ROMANESQUES

Maman au secours ! (dessins d'Altan), Presses de la Cité, 1990

Cœur d'artichaut, Albin Michel, 1995

ESSAIS, CHRONIQUES, PAMPHLETS ET AUTRES COUPS DE

GUEULE

4 rue Choron, Éditions Hara-Kiri, 1965

Cavanna, Julliard, 1968

Je l'ai pas lu, je l'ai pas vu... mais j'en ai entendu causer, Jean-Jacques Pauvert, 1970

Je l'ai pas lu, je l'ai pas vu... (chroniques d'*Hara-Kiri hebdo*, 1969/1), 10/18, 1975

Je l'ai pas lu, je l'ai pas vu... (chroniques d'*Hara-Kiri hebdo*, 1969/2), 10/18, 1975

Je l'ai pas lu, je l'ai pas vu... (chroniques d'*Hara-Kiri hebdo*, 1970), 10/18, 1976

Stop-crève (chroniques de *Charlie hebdo*, 1969-1975), Jean-Jacques Pauvert, 1976

Gauche, droite, piège à cons (chroniques de *Charlie hebdo*, 1969-1976), Jean-Jacques Pauvert, 1978

L'Almanach de Cavanna – 1985, Belfond, 1984

Mignonne, allons voir si la rose, Belfond, 1989

Coups de sang, Belfond, 1991

La Belle Fille sur le tas d'ordures (chroniques d'écologie), L'Archipel, 1991

De Coluche à Mitterrand (53 chroniques de *Charlie hebdo*), L'Archipel, 1993

Lettre ouverte aux culs-bénits, Albin Michel, 1994

Les Pensées, Le Cherche-Midi, 1994, 2012

Noms de dieux : entretien avec Edmond Blattchen, Alice Éditions, 2001

Plus je regarde les hommes, plus j'aime les femmes..., Albin Michel, 2005

Cavanna à Charlie hebdo 1969-1981, Je l'ai pas lu, je l'ai pas vu..., Hoëbeke, 2005

PASTICHES, PARODIES ET AUTRES RIGOLADES

Les Aventures de Dieu, Éditions du Square, 1971

Le saviez-vous ? tome 1, Éditions du Square, 1971

L'Aurore de l'Humanité, tome 1 : *Et le singe devint con*, Éditions du Square, 1972

Les Aventures du Petit Jésus, Éditions du Square, 1973

Le saviez-vous ? tome 2, Éditions du Square, 1974

L'Aurore de l'Humanité, tome 2 : *Le con se surpasse*, Éditions du Square, 1975

Les Aventures de Napoléon, Éditions du Square, 1976

L'Aurore de l'Humanité, tome 3 : *Où s'arrêtera-t-il ?* Éditions du Square, 1977

La Grande Encyclopédie bête et méchante, Albin Michel, 1980

Louise la Pétroleuse, Belfond, 1981

La Nouvelle Encyclopédie bête et méchante, Albin Michel, 1982

Les Écritures – Les aventures de Dieu et du Petit Jésus, Belfond, 1982

Les Grands Imposteurs, Presses de la Cité, 1991

Dieu, Mozart, Le Pen et les autres, Presses de la Cité, 1992

Tonton, Messaline, Judas et les autres, Presses de la Cité, 1993

Les Imposteurs, Presses de la Cité, 2003

L'Aurore de l'Humanité, Hoëbeke, 2007

TEXTES AVEC IMAGES ET IMAGES AVEC TEXTES

Les Doigts pleins d'encre (photos de Robert Doisneau), Hoëbeke, 1987

Nos ancêtres les Gaulois, tome 1, Albin Michel, 1991

Le Temps des égorgeurs, tome 2, Albin Michel, 1992

Les Enfants de Germinal, Hoëbeke, 1993

Je t'aime (dessins de Barbe), Presses de la Cité, 1998
Au fond du jardin (photos de Patricia Méaille), Terre de Brume, 2002
Sur les murs de la classe, Hoëbeke, 2003
Les Années Charlie : 1969-2004, Hoëbeke, 2004
Hara-Kiri : Les belles images, Hoëbeke, 2008
La pub nous prend pour des cons, la pub nous rend cons, Hoëbeke, 2009
Le Pire de Hara-Kiri, Hoëbeke, 2010
Instants de grâce (photos de Leloir), Fetjaine, 2010

TRADUCTIONS POUR SE FAIRE PLAISIR

Li'l Abner de Al Capp, Éditions du Square, 1971
Crasse Tignasse, L'École des Loisirs, 1979
Max et Moritz de Wilhelm Busch, L'École des Loisirs, 1980
L'Univers impitoyable de Gary Larson, Presses de la Cité, 1988
L'Univers impitoyable de Gary Larson contre-attaque, Presses de la Cité, 1989
Je ne suis pas n'importe qui ! de Jules Feiffer, Futuropolis, 2007
Max et Moritz avec Claque-du-Bec, L'École des Loisirs, 2012

MONOGRAPHIE

Cavanna raconte Cavanna, Charlie hebdo hors série, Éditions Rotatives, 2008 ; nouvelle édition Les Échappés, 2012

DOCUMENTAIRE

Denis & Nina Robert, *Cavanna : Jusqu'à l'ultime seconde, j'écirai*, 2 DVD, Blaq Out, 2015.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

(Extraits du catalogue autour
d'*Hara-Kiri* et de *Charlie hebdo*)

Jackie Berroyer, *Rock'n'roll et chocolat blanc*

Professeur Choron, *Je bois, je fume et je vous emmerde*

Professeur Choron (avec Jean-Marie Gourio), *Vous me croirez si vous voulez. Mémoires de guerre et d'humour*

Gébé, *Tout s'allume*

Kamagurka, *L'Angoisse de la page blanche*

Jean-Patrick Manchette, *Les Yeux de la momie. L'intégrale des chroniques de cinéma parues dans Charlie hebdo (1979-1982)*

Pacôme Thiellement, *Tous les chevaliers sauvages. Tombeau de l'humour et de la guerre*

Delfeil de Ton, *Le Journal de Delfeil de Ton*

Delfeil de Ton, *Mon cul sur la commode*, suivi de *Retour à Passy*

Roland Topor, *Mémoires d'un vieux con*

Roland Topor, *Vaches noires*

Roland Topor, *Café Panique*, suivi de *Taxi Stories* (illustré par l'auteur)

Roland Topor, *La Plus Belle Paire de seins du monde*

Roland Topor, *Strips Panique*

Roland Topor, *Joko fête son anniversaire*

Roland Topor, *Théâtre Panique*, tome 1 (*Le Bébé de M. Laurent – Fatidik et Opéra – Vinci avait raison*)

Roland Topor, *Théâtre Panique*, tome 2 (*Joko fête son anniversaire – L'Hiver sous la table – L'Ambigu*)

Roland Topor, *La Cuisine cannibale* (illustré par l'auteur)

Roland Topor, *Les Photographies conceptuelles d'Erwahn Ehrlich (1894-*

1961)

Roland Topor, *Cent bonnes raisons pour me suicider tout de suite*

Roland Topor, *Portrait en pied de Suzanne* (illustré par l'auteur)

Roland Topor, *La Vérité sur Max Lampin* (illustré par l'auteur)

Roland Topor, *Le Sacré Livre de Proutto*

Melvin Van Peebles, *Le Chinois du XIV^e* (illustré par Topor)

Melvin Van Peebles, *Un Américain en enfer*

Plus de titres, d'infos et d'extraits sur notre site :

www.nouvelles-editions-wombat.fr

OceanofPDF.com

La version epub a été
préparée par [Lekti](#)
en décembre 2022

OceanofPDF.com